



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

HISTOIRE

Il y aura bientôt cent vingt ans éclatait la guerre franco-prussienne de 1870, qui devait être suivie à terme de celles de 1914 et de 1939. Les historiens n'ont pas cessé de s'intéresser à ce siècle violent et les ouvrages abondent qui les rappellent à la mémoire de nos contemporains.

« Le lendemain du combat de Wissembourg, la III^e Armée allemande continua sa marche vers Strasbourg. Le Maréchal Mac-Mahon, qui venait d'être investi par l'Empereur, du Commandement Supérieur des 1^{er}, 5^e et 7^e Corps, alla occuper avec le 1^{er} Corps la position de Froeschwiller.

« C'était dans un ravissant paysage, rafraîchi par un ruisseau tout bleu, où se reflétaient les oseraies et les saules que les deux adversaires avaient établi leurs campements face à face, et échangeaient aux avant-postes quelques coups de fusils. Perdue dans des vergers, des houblonnières et des vignes, on apercevait des villages pimpants, accrochés aux coteaux ou baignant dans l'eau, des fermes coquettes, des moulins frais et riant. Au centre, le clocher de Woerth, orné de faïences vertes, étincelait au soleil » (...)

Ce cadre idyllique allait très vite être ravagé par la fureur des armes. On allait y mourir, y souffrir comme dans toutes les batailles. Beaucoup à tout le moins y perdirent la liberté.

Les Editions Info-Est, de Pont-à-Mousson, ont publié en 1987 un petit volume au format de poche intitulé : « C. KLEIN, La Chronique de Froeschwiller - Scènes vécues. Adaptation Jean-Claude Dubos » - admirablement illustré.

De ces combats échelonnés du 4 au 18 août 1870 et dont les noms ne nous sont pas tout à fait inconnus depuis l'école communale de notre enfance, Wissembourg, Froeschwiller, Gravelotte, Reichshoffen au cours desquels 60.000 hommes, Français et Prussiens confondus, trouvèrent la mort, J.-C. Dubos écrit :

Dans cette lutte effroyable, les deux nations ont fait preuve d'un courage héroïque, d'une persistance sans exemple » (...)

Rappelons ici les mots historiques d'un vieux cuirassier, rescapé de Reichshoffen, au Maréchal de Mac-Mahon : « Pourquoi pleurez-vous, Monsieur le Maréchal? Avons-nous refusé de mourir? »

Erigé en 1956, un monument commémoratif de l'Armée Française conserve, pour les nouvelles générations, le souvenir de ces combats.

Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, écrit :

« Parmi les plus marquants de nos souvenirs, il y a 39-45, bien sûr. Vivrions-nous mille ans que nous n'oublierions pas cette guerre et ses souffrances. Les combats de 40 — Flandres, Nord, Dunkerque, Normandie, Ligne Maginot, Front de l'Est et du Centre —, la captivité, reviennent vite à notre esprit.

Avant nous, il y eut 14-18, les anciens. Quelques-uns sont encore là. Avant eux il y avait eu 1870-71. Par le relais de nos grands-parents, les échos de ces guerres-là nous sont parvenus et nous entendons les transmettre à nos descendants, pour qu'ils n'oublient pas.

Cent vingt ans après le 6 août 1870 qui vit se dérouler l'atroce bataille de Froeschwiller dans le nord de l'Alsace, un petit volume groupant une trentaine d'anecdotes nous rappelle fort opportunément ce que furent ces tragiques événements que le temps estompe. Il s'agit d'un témoignage rapporté un an après les faits par un témoin, le pasteur Klein.

Le document retrouvé a été adapté par J.-C. Dubos qui le propose en librairie.

Avec son autorisation, et nous l'en remercions, nous avons extrait le bref passage ci-dessous. Le titre du chapitre est : « Le cortège triomphal et le cortège des larmes » :

Sur la route en direction de Woerth « le prince royal de Prusse va passer, le bruit se rapprochait, les cris de victoire retentissaient toujours plus fort » (...)

« Les hourras toujours renouvelés de ses soldats montrent bien l'affection qu'ils ont pour ce chef qui représente à leurs yeux l'espoir de la patrie. Lui-même paraît avoir aussi le sentiment de sa responsabilité à l'égard du peuple qu'il sera appelé à gouverner un jour et dont il est le favori. Le poète Hebel ne disait-il pas : « Les couronnes d'or sont lourdes à porter ; elle pèsent plus qu'un chapeau de paille ».

Le cortège triomphal s'avance dans la direction de Reichshoffen, mais arrivé au haut du village, le général en chef tourne à droite, dans la Schindergasse. Là, dans la maison de Reishenner, le brave général Raoult agonise ; son épée brisée git à ses côtés et son sang s'échappe de nombreuses blessures. Le vainqueur allemand pénètre dans la chambre où la mort ne va pas tarder à entrer à son tour, il se penche avec compassion sur le blessé, il serre sa main mourante et, après lui avoir adressé quelques paroles de sympathie et fait

l'éloge de son héroïque résistance, il se remet en route au son des marches guerrières et aux acclamations répétées de la foule.

Nous le suivions des yeux... notre cœur est près de se briser... Partout la terreur, les incendies, la destruction, et là, devant nos yeux, dans la fièvre splendeur du succès, le vainqueur étranger et, dans un enthousiasme débordant, les cohortes ennemies défilant. O guerre, que tes conséquences sont douloureuses et fécondes en larmes ! Les accents de fête s'éloignent maintenant et descendent vers la vallée, tandis que le clocher de l'église continue à brûler et à éclairer d'une lueur sinistre les champs couverts de morts. Mais ce n'est pas fini : un autre cortège s'avance. Voilà que reviennent prisonniers, par centaines, par milliers, nos pauvres soldats battus, si joyeux, si sûrs du succès, il y a quelques jours !

Ils sont là, désarmés, accablés, leurs uniformes sont déchirés, couverts de poussière, on dirait des condamnés allant au supplice ; les troupes allemandes les entourent, les serrent de près, les abreuvent de mépris. Est-ce bien possible ? Quoi ! tous ces canons, ces mitrailleuses, ces voitures, ce butin en masse ! et des bataillons entiers prisonniers ! Ah ! quelle humiliation, quelle défaite ! Epuisés de fatigue, torturés par le désespoir et la colère, ils doivent encore entendre tonner autour d'eux les « Vorwärts » et les « Victoria ». De toutes les lèvres pleut sur eux la malédiction. Voyez ce cavalier allemand brandissant son sabre contre cet officier français et lui arrachant son épée du fourreau. Des larmes de douleur et de honte coulent sur les joues du malheureux prisonnier. Et là, ce turco haultant, ne pouvant plus se traîner, et les coups de crosse de tomber sans relâche sur son dos ! Que d'injures et de sévices, qui rendent au malheureux la captivité plus dure encore. Quand on a vu cela, on ne peut plus l'oublier... Oui, oui, c'est un cortège de larmes ! Et nous pleurons aussi. Plusieurs de ces infortunés envoient, à travers leurs regards voilés, un adieu vers nos fenêtres, et nous n'avons à leur donner que nos soupirs et notre pitié.

Plus loin c'est un blessé qui gémit sur un brancard. On veut le transporter de l'autre côté de la route, où les médecins opèrent tous ces pauvres corps mutilés. Mais on ne peut passer. Le cortège triomphal ne saurait être coupé un seul instant pour le soulagement d'un mourant. Le pauvre homme doit voir tout cela... et rendre l'âme ! Il meurt, en effet, et son dernier hurlement d'agonie résonne au milieu des fanfares victorieuses, tandis que son dernier regard contemple sa patrie humiliée et ses frères prisonniers.

Voilà ce qu'est la guerre, non pas la guerre telle que la rêve une fantaisie malade, mais la guerre sous sa forme réelle et dans toute son atrocité.

Mais que de prisonniers ! il en arrive sans cesse de nouveaux convois. Nous comprenons enfin qu'après avoir pris d'assaut notre village, les Allemands ont entouré notre armée d'un cercle de fer qu'elle n'a pu franchir, les issues du Grosse Wald étant trop étroites. Adieu, braves témoins d'un passé glorieux ! La roue de la fortune a tourné. Adieu, malheureuses victimes des fautes commises par Napoléon et la nation tout entière, l'heure de la rémunération a sonné !

(L'ouvrage est en vente à Info-Est, B.P. 22 - 54700 Pont-à-Mousson. F. 95,00).

Le deuxième volet de ce dossier est constitué d'un document qui nous a été procuré par l'ami Ch. VAUGIEN de Chaumont. Il est tiré d'un cahier écrit en avril 1871 par un prisonnier de guerre français, François ROLLET dont... le petit-fils devait, soixante-dix ans après, (1940), connaître l'expérience des mêmes barbelés.

La teneur du récit ne vous surprendra pas, tant le phénomène de la captivité de guerre reste généralement marqué, en Europe du moins, par le travail forcé, la discipline, la faim, l'isolement moral et le cafard. En trois-quarts de siècle à peine, trois générations de Français l'auront éprouvée.

DESCRIPTION DE NOTRE CAPTIVITÉ A DRESDE (Saxe) - (1871)

A VOUS DIRE LA VERITE...

Jamais de la vie nous n'avons tant jeûné depuis notre arrivée à Dresde. Faut voir l'hôpital, c'est comme une presse. Ne trouvez pas cela étonnant, car les plus forts tempéraments, ceux qui souffraient le moins souvent, ont eu à se plaindre... oui vraiment... de la nature de nos aliments. N'allez pas nous juger sans nous écouter. Ecoutez, oui, écoutez le prisonnier français. Le pain, chose de première nécessité, en insuffisance nous est donné : quatre livres de pain nous sont distribuées pour quatre jours, en vérité est-ce assez ?

Le matin on nous donne un quart de café. A six heures cette purge est bien vite digérée. Purge, ai-je dit,

et je maintiens le mot. Car du sucre pas le moindre petit morceau. De l'eau noire en un mot qui n'a même pas bouilli : voilà ce que l'on nous donne en sortant du lit. Une demi-heure après il faut descendre dans la cour. Pour le travail partir avant le point du jour. Six kilomètres à faire... l'on est arrivé. Jugez alors si le café est digéré.

A huit heures environ le travail est commencé. Jusqu'à dix heures et demie il faut travailler sous peine de s'entendre cerner aux oreilles : « Worwarts » (en avant !). Mon Dieu quelle peine cruelle ce cri des Allemands enragés. Cri semblable à celui d'un chien de berger. Ce mot, à nos oreilles, a souvent retenti.

Enfin le clairon se fait entendre : c'est le deuxième repas que les Français vont prendre. Examinons ensemble ce deuxième repas. Et vous verrez alors que je ne médis pas. On vous donne dans un pot, à moitié, de la farine dans de l'eau délayée. Ah ! le beau repas. De cette matière en France on colle les affiches. Cela n'a qu'un seul mérite, du reste il le faut : comment l'avaler si ce n'était très chaud. Ce mets exquis a été bien vite baptisé du nom de « Colle » par les prisonniers français.

Onze heures... et quand la trompette se fait de nouveau entendre, c'est le travail qu'il faut reprendre. Quel est donc ce travail, vous êtes-vous demandé ? J'ai eu tort, je l'avoue, de ne pas l'expliquer. Une caserne, eh, mon Dieu, non ! Pour des Français c'est bien trop bon. Il faut, pour occuper leurs loisirs et leur ôter aussi toute envie de sortir, les enfermer, ou plutôt les cloîtrer, en tel lieu qu'ils ne puissent se voir qu'entre eux. Au bord de l'Elbe on s'empresse de choisir un emplacement qui ira à ravir. Le camp est bien vite tracé. Les prisonniers y sont menés. Pauvre Français, construis toi-même ta maison, ou plutôt ta baraque si nous parlons raison. Et tu seras ainsi éloigné pour toujours de ceux mêmes qui te portaient secours. Pour toujours ! non, car j'espère que les Prussiens ne feront pas toujours la guerre. Mais, mon Dieu, là n'est pas la question. Et il faut revenir à nos pauvres moutons !

A deux heures sonnant le travail se termine. Les Français réunis vers Dresde s'acheminent. Précédés d'abord par un peloton de Uhlans, entourés ensuite de soldats allemands. Les premiers sabres en main, les seconds baïonnette au canon. On reconnaît alors les Prussiens des Saxons : les uns à leur air d'orgueil et de fierté, les autres au contraire à leur humanité. Les Prussiens sont toujours prêts à nous maltraiter. Mais les Saxons ont pour nous une certaine amitié. Les Français rentrent ainsi au quartier.

C'est alors le moment du dîner. C'est à quatre heures, environ, que se fait ce repas. De quoi il se compose ? Vous voulez, n'est-ce pas, que je vous en fasse le récit. Et bien vous le saurez, et croyez bien que ceci n'est que pure vérité : Une assiette de riz, d'orge ou de graines pilées... Voilà, dans la semaine, nos principaux mets. Quelquefois du mauvais vermicelle... nourriture d'enfants à la mamelle. Mais pour des hommes, et surtout des Français qui bien souvent ont des soifs de boulanger c'est insuffisant et, croyez le bien, c'est ainsi que l'on nous traite à Dresde.

Ne pas pouvoir contenter son appétit n'est pas le moindre de nos ennuis. Surtout pour le travail de chaque jour : six heures sans cesse, 12 km aller et retour. Après avoir diné que reste-t-il à faire ? Se mettre au lit l'affaire est claire !

On s'étend alors sur une dure paille. En Prusse, il paraît, c'est l'usage. Les matelas n'y sont pas connus. Et les draps de lit non plus. Le sommeil ne se fait pas attendre. Grâce aussi à l'élasticité du ventre. Et l'on se voit bientôt dans un rêve charmant, dans les plus beaux salons d'un grand restaurant. L'illusion si douce ne reste pas longtemps. On se réveille alors avec un appétit croissant. Le réveil se fait entendre. Allons, Français ! C'est la journée de la veille qu'il faut recommencer !...

...En 1870 encore, des officiers français prisonniers allaient et venaient dans des familles allemandes. Selon le témoignage d'un officier de la Garde Impériale, patriote ardent et même chauvin, le capitaine Meyret, les officiers français, prisonniers sur parole à Cologne logeaient dans des familles allemandes, circulaient dans la ville et allaient au café où ils s'entretenaient avec les notables. (Meyret, Carnets d'un prisonnier de guerre, Paris, 1892).

— LE LIEN publiera prochainement des extraits d'un ouvrage intitulé : LA CAPTIVITE A ULM, par le R.P. Joseph, aumônier des prisonniers de guerre (1872).

Nous terminerons par le compte rendu d'un récent ouvrage sur la curieuse captivité d'un... correspondant de presse prussien :

« JOURNAL DE CAPTIVITE », de Theodor FONTANE. (Edit. Bueb et Reumaux - Strasbourg, 1986).

L'intitulé complet de l'ouvrage ajoute « De Domrémy à l'île d'Oléron, voyage dans la France de 1870 » — La première traduction française a paru en 1892 —

Suite page suivante.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

● **Merci à tous ceux dont les noms suivent. Et nos excuses les plus sincères — actualité oblige — pour le retard pris par la rédaction du journal pour leur publication :**

MANQUAT Marcel, Le Touvet.
 MENIER Gaston, Asnières.
 PAPONEAU Marcel, Marmande.
 PIUMATTI Oreste, Epinay-sur-Seine.
 SAUGE Gaston, Valenciennes.
 SIMARD Raymond, Bourg-de-Péage.
 STUCK Joseph, Vincey.
 Abbé CHAMBRILLON Pierre, Troyes.
 LEMAIRE Raymond, Nanterre.
 LIMAROLA Antoine, Cachan.
 LOONIS M., Hazebrouck.
 MAGNET Denis, Autun.
 MAIRE Lucien, Jard-sur-Mer.
 PAGE Raymond, 75018 Paris.
 PARIS René, Vonnas.
 PERRET Joannès, Commelle-Vernay.
 THIZY Jean, St-Symphorien-sur-Coise.
 TISSIER Claude, Cours-la-Ville.
 VAUGIEN Charles, Chaumont.
 Mme BERCHOT, Saint-Maurice.
 BERKOWICZ Bernard, St-Leu-la-Forêt.
 DUEZ Julien, Viroflay.
 DULONG Albert, Beaufort-en-Vallée.
 GRILLET Paul, Bogève.
 THOMAS Jean, Caraman.
 TUFFRAUD André, Plasseac.
 VIOUDY André, Grenoble.
 BIGLIA Armand, Tulette.
 GOGER Alexandre, Le Mans.
 FREDOUX Rolland, Bordeaux.
 LE NOIR Robert, Breuille.
 PERRINNE Marius, Alençon.
 BRUN Aimé, Marseille.
 Mme COURTIER Marie, Vincennes.
 DENIS André, Feytiat.
 DIDELOT André, Darney.
 CHENEAU Albert, Vallet.
 DUPREZ Michel, Tourcoing.
 GRANIER Jules, Gagnières.
 LINARES François, Nîmes.
 Mme LAROCHE, Lyon.
 LEGEAY Louis, Chanteloup-les-Bains.
 SARRY Francisque, Le Coteau.
 NAPPEZ Michel, Charquemont.
 REGLIN Ferdinand, Beaufort-en-Vallée.
 AUBRY René, Laignes.
 AUVILLE Léon, n° 5 Résidence « Les Violettes », 10150 Pont-Sainte-Marie.
 BARREAU Marcel, La Flèche.
 BASSEN-LACOMME Georges, Chalon-sur-Saône.
 BERTHE André, Bazancourt, qui écrit : « Cinquante ans ont déjà passé, mais le film « 39-45 » ne s'arrête pas, les visages des copains ne s'effacent pas ».
 CARTIGNY Alexis, Le Nouvion-en-Thiérache.
 CLOUET Louis, Nantes.
 CHEMARIN Antony, Regny.
 Mme DAUBRIVE Henri, Bourbonne-les-Bains.
 DELAFOSSE Jérôme, Rubrouck.
 M. et Mme FERRET Georges, Gournay-sur-Marne, en mémoire de leurs parents M. et Mme Charles BRANDT, présentent leurs meilleurs vœux à tous les camarades et amis de notre Amicale.
 Mme FERRANT Gaston, Flacy, nous écrit : « Le poème de A. BERSET paru sur Le Lien, sur l'amitié m'a beaucoup touchée, car j'ai eu la grande chance, au cours des années qui ont traversé ma vie, d'avoir de grands amis qui m'ont aidés à les supporter ».
 FLECHER Adrien, Nancy.
 FRANÇON Henri, Annonay.
 FRANCHETEAU Marcel, Le Mans.
 GAINARD Marcel, Coullaines.
 GALABERT André, 75015 Paris.
 Mme JARRY Jeanne, St-Plantaire, avec l'espoir que lorsque ces lignes paraîtront, son mari, notre ami Henri, sera sorti de l'hôpital et complètement rétabli.
 MARQUETTE Roger, Abbeville.
 MOLAGER Gabriel, Pouilly-les-Fleurs.
 MOREL Marcel, Vesoul.
 PILLIERE Gaston, Clérey.
 PIRAT Léon, Dommartin-les-Cuisseaux.
 RAMERY Maurice, Quesnoy-sur-Deule.
 Mme Vve RONFAUT, St-Lye, à qui nous renouvelons nos sincères condoléances pour la disparition de notre ami, son mari, décédé il y a bientôt deux ans.
 TRINQUE Bernard, Condom.
 VAUTHIER-LAHEURTE, Xertigny.
 DEMICHEL Albert, Montagny.
 Mme DUFRIEN Maria, Palaiseau.
 GUILLOU Jean, Poissy.
 Mme LEPOIVRE Raymonde, Lisieux.
 LEVEQUE Gabriel, Pontcharra.
 Mme MOUGEL Marguerite, Oncourt.
 MEYNADIER Géry, Castres.
 PRADALIER Jean, Estaing.
 PROST Gaston, Thonon-les-Bains.
 BEGUIOT Maurice, Mervans.
 BRETEL Roger, La Chevallerais.
 CHAPUIS Paul, Villers-les-Nancy, qui écrit avec juste raison : « Beaucoup d'entre nous avaient 30 ans en 1940, maintenant 80. Mais, même après un demi-siècle, on n'a pas oublié ».
 DELSOL François, Saint-André.
 HOUOT Pierre, 13, rue du 31^e B.C.P., 88430 Corcieux, aimerait bien correspondre avec ses collègues de Bachmann.
 JOLLY Marcel, Challans.
 MARTELLI Pierre, Bastia.
 OLLIER Gaston, Pézenas.

PELFRENE Bernard, Neuville-les-Dieppe.
 REIMBOLD René, Saint-Dié.
 AVRIL Raymond, Luçon.
 GUY Maurice, Lyon.
 KAUFFMANN André, Longue.
 MARTRES Elie, La Française.
 MATHIEU Pierre, Saint-Max.
 Mme MENTRE Madeleine, Alizay.
 SOULIER Fernand, Saint-Brieuc.
 BATUT Jean, 75018 Paris.
 COLOMB Roger, Boigny-sur-Bionne.
 CHEDOTTE Pierre, Montsauche.
 COURGEY Paul, Plombières-les-Dijon.
 FREMY André, 75015 Paris.
 GLEIZES Albert, Saint-Pons.
 MARIE Marcel, Melun.
 MARCHAL François, Eloyes.
 NADAUD Jean, Chaluis.
 TRINQUET Fernand, Billancourt-sur-Essonne.
 VIOTTI Albert, Pontarlier.
 AUMON Maxime, Nantes.
 BIROT René, Jallais.
 BLANDIN Pierre, Châteaubourg.
 Abbé BUIS Gabriel, Nice.
 DURAND Pierre, Pont-à-Mousson.
 FERRET Georges, Gournay-sur-Marne.
 LAISSY Alfred, Argenteuil.
 ALLAIN Jacques, Vernon.
 APCHAIN Léon, Laval.
 ASSEAU Léon-Charles, 75015 Paris.
 BECKERT Raymond, Nancy.
 BERTRAND Benoît, St-Laurent-la-Conche.
 BOUCHON Gaston, Montfaucon.
 BOURREL Jean-François, Plouegat-Guérand.
 Nous tenons à remercier notre ami DURAND Pierre, de Pont-à-Mousson, qui nous envoie un don de la part d'Ismaël RODRIGUEZ, ex : IA, et de Jean-Paul CHRISTOPHE, ex VB, V.A. Merci encore pour notre Caisse de Secours à tous les trois. Et nous souhaitons de tout cœur un complet rétablissement à DURAND après son opération.

Notre ami ALAUX Roger, de Rieux-Minervoix, nous fait part de son récent voyage qu'il a effectué à Villingen. Il a revu par la pensée tous les menuisiers, charpentiers, cordonniers, tailleurs, etc, mais n'est pas arrivé à situer le fameux égout qui a servi aux tentatives d'évasions. Agé aujourd'hui de plus de 80 ans, il nous envoie son meilleur souvenir à tous les anciens qui ont séjourné au camp, et une pieuse pensée à tous ceux qui nous ont quittés.

CABAUP Joseph, Oust.
 Mme COLON Jeannette, Bouc Bel Air, en souvenir de son oncle SCHONI.

DECLERCO Jean, Juan-les-Pins.
 LEROUX Jean, Roubaix.
 Mme DEMAN-DEVERNAY, Templemars, qui en même temps nous fait part du décès de son mari, notre ami Joseph, qui nous a quittés définitivement en décembre 1989. Nous la prions d'accepter nos bien tristes condoléances.

DEMAREST Jean, Nieul-sur-Mer, à qui nous ajoutons à nos remerciements, nos meilleurs vœux de rétablissement à son épouse qui, espérons-le, aura retrouvé son foyer en bonne forme lors de la parution de ces lignes.

FLAMAND Arnaud, Juniville.
 FOSSAT Rémy, Bessèges.
 FOURMONT Charles, 75020 Paris.

Mme GENIN André, Lamarche, avec l'espoir que cette sale grippe ne soit plus qu'un mauvais souvenir.

GOUIN Serge, Alluyes, Bonneval.
 GUINET Louis, St-Symphorien-d'Ozon.
 HALLEY Georges, Chaumont.

KLEIN Jean, Saumane, Banon.
 LAUDETTE Jean-Marie, Andrenin.
 LEMAIRE Maurice, Pont-Ste-Maxence.

Mme LE GUILLOUX Paule, Andresy.
 MACHABERT Auguste, Saint-Etienne.
 MARTIN Emile, 35506, Vitry Cedex.

MARX Yvan, Nihenne.
 NADEAU Raymond, St-Pierre-d'Oléron.
 Mme NEVEU Odette, Le Havre.

OZAN Robert, Chilly-Mazarin.
 PERRIN François, Montmagny.
 PETETIN Raymond, Foncine-le-Bas.

PINEAU Pierre, Antony.
 POISSON René, Tonny-Boutonne.
 PORTALIER Louis, Charlieu.

POUPLIER André, Charleville-Mézière.
 RAVEL Julien, Pollonny-Craponne.
 ROUBILLE Joseph, Vichel.

SAGUET Hubert, Pogny.
 THEUREAU Raymond, Chatenoy-le-Royal.

THIRIET Raymond, Bruyères.
 TRAISNEL Clément, Baillieu.
 VALLEIX Antoine, Rochefort-Montagne.

VRIGNAUD A., Montmoreau-St-Cybard.
 BOYER-CHAMMARD Pierre, Montrouge.
 Mme Vve DENIS, Bruxelles (Belgique).

FERMETTE André, Montbellard.
 LEVASSEUR M., 75020 Paris.
 MANCINI Louis, Eybens.

L'Abbé PETIT René, Saint-Germain.
 GABARET Fernand, Pau.
 Mme Vve GAMBY Jules, Charnay-les-Macon.

LE BONNICC Yves, Lanniau.
 MEURLET Louis, Saint-Etienne de Mont Luc.

LAVEZAC René, Gaillac.
 ROSENBAUM, Montmorency.
 VALLIERE Jean, Ochancourt.

VIDON Lucien, Chartres.
 ALLAIN Jacques, Vernon.
 BAUDIER Roger, Montech.
 ARGUEL Emile, Pont-de-Salars.
 DESCHAMPS Robert, 75012 Paris.
 Mme GENIN Jeanne, Lamarche.
 HEUTTE Marcel, Sannois.
 LAIME Albert, Huingue.
 ROBERT Simon, Vandrières.
 SONNEY André, Clairvaux-les-Lacs.
 TAILLADE Julien, Clermont-Ferrand.
 PASCAL-VALETTE Fernand, Voiron.
 GONDRY Maurice, Bondy.
 MONTENOT Robert, Vendôme.
 DEHOSSAY J.-M., Esneux (Belgique).
 AUVILLE Léon, Pont-Sainte-Marie.
 BEAC Pierre, St-Genest-Malifaux.
 DARRIGUES Pierre, 75009 Paris.
 Mme Vve LAGUERRE Marcelle, Bordeaux.
 BEAUBOIS Julien, Bourges.
 Mme BEHOTEGUY Andrée, 75018 Paris.
 BERTHOU Bernard, La Ferté Vidame.
 BESSY André, Nîmes.
 CHAPON Henri, Larchant, en souhaitant que lorsque ces lignes paraîtront son état de santé se soit bien amélioré.
 DUNAND Benoît. Notre ami responsable du pèlerinage à Lourdes, demeurant, 6, Allée des Roses, 69310 Pierre-Bénite, est disponible au téléphone de 11 heures à 14 heures ou le soir à partir de 19 heures, au numéro : 78 51 76-13.

CHOPLAIN Georges, Tours.
 Mme FAURAN Pierre, Champeix.
 GENDRON Louis, Saint-Suliac.
 GUERARD Raymond, Sept-Vents.
 HOCHARD Jean, Rezé.

IMBAULT Albert, Gemigny.
 LAURENT André, Le Vésinet.
 LECLERC René, Nevers, en lui exprimant notre contentement de savoir qu'il est bien rétabli de sa congestion pulmonaire.

Nous souhaitons la bienvenue à notre ami MARGOTTON André, 113, Avenue Aristide Briand, 68200 Mulhouse, ancien du Stalag X B, X C.
 Bienvenue également à MARTINENGI Paul, 44, rue de Nancy, 54250 Champigneules, ancien du Stalag VA et VB à Leutkirch.

Et toujours merci pour leur fidélité et leurs dons à nos amis :

PARCZANSKI Louis, 75011 Paris.
 PICHARD Claudius, Marcigny.
 PONSONNAILLE Jules, Saint-Alban-sur-Limagnole.
 PRADIER Auguste, Saint-Germain-Lembron.

REYNIER Noël, Rignac.
 SPIRAL Pierre, Mouans-Sartoux.
 THOMAS Firmin, Genlis.
 Mme WATELET, Maisons-Laffitte.

Il n'est pas dans nos habitudes de publier les lettres de remerciements des personnes à qui, grâce à vous tous, notre Amicale vient en aide, mais exceptionnellement Mme WELTE Alice, Maison de retraite, 88250 La Bresse, nous autorise à publier un extrait de sa lettre :

« Ce midi j'ai bien reçu votre chèque et je ne sais comment vous remercier. C'est très gentil de votre part et de tous les amis et camarades de l'Amicale qui ont connu mon mari, le brave Raymond, toujours si gai et si dévoué dans les réunions P.G. Pour lui c'était une grande famille... C'est bien dur de perdre son compagnon et pourtant la vie continue... Il faut du courage et du moral pour tenir bon... Encore avec tous mes remerciements, je vous envoie, ainsi qu'à tous les camarades P.G., ma profonde sympathie ».

ZABALZA Marc, Villenave-d'Ornon.
 BARANT Louis, Aulnoye-Aymeries.
 BREAU René, Montendre.

Un ex-P.G. du VB, BERNARD Marcel et sa « Canadienne » Simone, en cavale au Portugal, envoient à tous leurs amitiés et grosses bises de l'Algarve, sous un beau soleil, plus brillant qu'au Canada !

Encore et toujours merci à nos amis :

CLEMENT Robert, Le Raincy.
 DENEUVILLE Noël, Bourghelles.
 Mme Vve DESSARD Jean, Caluire.
 ESPINASSE Auguste, Longue-Jumelles.
 FORESTIER Clément, Marvejols, qui vient de subir deux opérations chirurgicales, et après un repos forcé a pu rejoindre sa résidence de Marvejols où il craint une longue convalescence.

Nous espérons et souhaitons que lorsqu'il lira ces lignes, il aura retrouvé tout son tonus.

FRELIN Lucien, Montpellier.
 KALINDERIAN Paul, 13001 Marseille.
 LAMBERT Armand, Etreillères.
 LAMOTTE Louis, Bretenoux.
 LEFRANÇOIS Paul, Maisy.
 LEFRANÇOIS Marc, Orléans.

MARTY Félix, Borde-Haute, Monclar de Quercy, avec l'espoir que sa mauvaise grippe ne soit plus qu'un lointain souvenir.

MIQUET Joseph, Montseuguy.
 Mme NANDILLON, Orsennes, qui nous envoie un chèque à la place de son mari, notre ami René, qui se trouve à l'hôpital depuis le 13 décembre dernier.

Nous espérons de tout cœur qu'à ce jour il ait retrouvé la santé.

Mme PARUELLE Thérèse, Ouistreham.
 Mme RIFLE Madeleine, St-André-les-Vergers.

RIGAL Ernest, Figeac.
 ROBIN Jean, Bressuire.
 SENEPART César, Aubry.
 TOUSSAINT Joseph, La Bresse.
 TRIBOUILLARD Edouard, Caen.

Nous souhaitons la bienvenue à notre nouvel adhérent : BOULANGER Louis, 9, Place de la Cuve, 10110 Bar-sur-Seine.

Mme BOITIVEAU Emile, Saint-Gilles Croix de Vie.

DAUZAT Jean, Graulhet.
 Mme DUPRE Robert, Bellegarde, en souvenir, particulièrement aux anciens de Sandbostel.

FROSSARD André, Annonay.
 GARNIER G., Tigy.
 JOLLIVET R., Saint-Ouen L'Aumône.
 MARION Louis, Chalon-sur-Saône.
 PATARIN Gabriel, Benet.

PIQUENOT François, Octeville.
 RIVET L., Valenciennes.
 Mme Vve RECORDON Marius, Morval.
 ROBINEAU Guy, Agen.
 BORGEL Fernand, Anancy.
 LEFORT Joseph, Nantes.
 PEPIN Raoul, Châtelleraut.
 PETETIN Raymond, Foncine-le-Bas.

Mme TISSIER Betty, Sainte-Colombe, ajoute à ses vœux et à son don ces quelques mots : « Le Lien permet de relier par un fil invisible ceux qui nous ont quittés avec ceux qui restent, ainsi que ceux qui doivent respecter et préserver la paix ».

Mme BONNIN Lucie, Saintes.
 DELVAUX Louis, Menton.
 LAFON Jean, Langon.
 LECLERC René, Navers.
 PEYNAL Jean-Marcel, Sainte-Foy-la-Grande.

THIBAUTOT Ed., Choisy-le-Roi.
 VANNI Baptiste, Aix-en-Provence.
 DESPAUX René, Mirande.
 FRACOU René, Montélimar.
 GIROUD André, Champagne au Mont d'Or.

MARGOTTON André, Mulhouse.
 RAVEL Julien, Polliionnay.
 SALINO Jean, Gaillard.
 THEUREAU Jean, Chatenoy-le-Royal.
 LALLIER Maurice, Vernou-sur-Brenne.
 LEBLANC Louis, Beaune.
 MANSIAUX Paul, Nantoin.
 TREHEUX Roger, Triel-sur-Seine.
 ATTALI Lucien, Beaulieu-sur-Mer.
 DIDON Jean, Reims.
 BECHOUX Julien, Seraing (Belgique).
 DUBOIS Léon, Saint-Symphorien.
 GERARD René, Vandeleville.
 GRILLON Raymond, Arcachon.
 MARTINENGI J.-P., Champigneules.
 CUVIER Jean, Neufchatel-en-Bray.
 FORTHOMME Albert, Paifve (Belgique).
 HOCHARD Jean-Jacques, Rézé.
 SAINT-SUPERY Félix, Muret.

Mme Vve VACHON France, Saint-Laurent-du-Pont.
 LEFEBVRE Georges, Bonneuil-les-Eaux.
 BARBIER Georges, Calais.
 COUSSE André, Montescieu-Volvestre.
 DUVAL René, Soisy-sous-Montmorency.
 ROSE Léon, Nice.
 PAULIN Lucien, Saint-Pardoux-Isaac.
 CASTAGNE Roger, Isle.
 BLAISON Roger, Norroy.
 LAGET Gabriel, Pézenas.
 FORESTIER Clément, Marvejols.
 JOLLIVET Roger, St-Ouen-L'Aumône.
 PAULUS Henri, Le Cannet.
 TRIBOUILLARD Edouard, Caen.
 BERTRAND Aimé, Villedieu.
 BOSSU-PICAT Albert, Meylan.
 CANNE Marcel, Lusigny, nous informe que notre ami BOURDE Ernest, 55, Les Petites Landes, Lehon, 2210 Dinan, vient d'être opéré pour la troisième fois en deux ans... Il garde le moral mais souffre beaucoup et serait certainement heureux d'avoir des nouvelles de ses vieux copains de captivité. En attendant : Salut à tous les anciens P.G. du kommando de Buch.

Nous souhaitons un prompt rétablissement à notre ami Ernest.

BOUVIER François, Rumilly.
 COMBREAUD Maurice, Noirmoutier.
 DEVILLE Robert, Délégué de l'U.N.A.C., 54330 Vézelize, nous signale que l'U.N.A.C. organise à Sion (près de Vézelize), un rassemblement le mardi 11 septembre 1990, et espère recueillir beaucoup de participants à cette date.

FRANCESCHI Joseph, Cagnano (Haute-Corse), que nous espérons être en meilleure santé lorsqu'il recevra ce journal.

GERARD Henri, Dijon.
 GODEMERT Marcel, Maintenon.
 MENARD Louis, Moze-sur-Louet.

Nous remercions tout particulièrement notre ami SIX Pierre, 59290 Wasquehal, pour sa très grande générosité envers notre C.S. Qu'il sache que toute l'Amicale lui en est profondément reconnaissante.

Félicitations et encore longues années de bonheur à nos amis M. et Mme ROSENBAUM Léon, qui viennent de fêter leurs 50 années de mariage.

Suite page suivante

COURRIER DE L'AMICALE suite

STENIS Baudoin, Ceroux, Mousty (Belgique).

PERRET Jean, Besançon.
CHARLATTE Lucien, Vauvert.
POLMARD Robert, Lacroix-sur-Meuse.
POULTET Robert, Peyrehorade.
Dr CESBRON André, Saint-Laurent-des-Autels.

CADINOT Stéphane, Olivet.
ROBINEAU Guy, Agen.
NICLOT Maurice, Courbevoie-Bécon.
Mme **J. MERCIER**, (Belgique), en souvenir du Médecin-Colonel **MERCIER, P. G.** à Sandbostel.

FRANÇOIS Paul, Combe-Nègre, Le Bugue, qui écrit : « Toujours heureux de lire notre Lien, mais trop peu de récits ou de souvenirs de notre séjour. Marco **BEHARD** qui a tant fait pour le théâtre au camp est complètement oublié. Le pauvre est bien seul et bien heureux quand un coup de téléphone lui rappelle les moments d'oubli qu'il nous a fait passer. Son numéro de téléphone est : 16 1 42 05 42 52 ».

Merci de tes suggestions, cher Marco, nous en tiendrons compte, et nous regrettons de ne pouvoir donner des nouvelles de **Jean GAUGLOFF**, de Nancy. Ce dernier n'étant pas inscrit à notre Amicale.

Nous souhaitons la bienvenue à **Roland LAURENT**, rue de la Combe Crenay, 52000 Chaumont, notre nouvel adhérent.

Encore et toujours merci à nos amis : **Dr A. VICARIO**, Cormeilles-en-Parisis, qui exprime ses regrets de n'avoir pu assister à notre Assemblée Générale.

AUTHIER Paul, Les Hôpitaux Neufs.
GENOIS Mario, Aix-en-Provence, qui joint son fraternel souvenir à tous les anciens P. G.

AUBERT Louis, Aubenas.
CASSAGNE Laurent, Saint-Gaudens.
DAUREL Yves, Carbon-Blanc, nous fait part également de ses regrets de n'avoir pu assister à notre A. G. Il nous écrit : « Malgré l'âge avancé je suis toujours en complète activité professionnelle, ajoutez-y la nombreuse famille, 22^e petit enfant depuis quelques jours, et un arrière-petit-fils depuis 6 mois ».

Félicitations à notre ami, et merci pour notre Caisse de Secours.

DUROT Jean, Belmont.
ALAUX Roger, Rieux-Minervois.
PONROY Pierre, Paris.
Mme **BERCHOT**, Saint-Maurice.

ISMAEL Rodrigues, ex-IA, qui prend plaisir à la lecture de notre Lien et fait montre de sa camaraderie envers les

anciens P. G., même d'un autre stalag.
CHRISTOPHE Jean-Paul, originaire du VB devenu VA malgré lui, par suite du redécoupage du KREIS. Suit toujours notre Lien avec un vif intérêt.

Mme **SECCHI Marguerite**, Vaulx, qui joint à son don une carte représentant une jolie crèche provençale et ses regrets que ses vœux à tous arrivent en retard.
Mme **BERCHOT, Ruget**, Saint-Maurice.
DUEZ Julien, Viroflay.
MOURIER Marcel, Herblay.

PINLON Max, La Teste-de-Buch, nous écrit (en résumé) : « **Pierre BOUTIN**, Les Bandes à Quedillac 35290, avec lequel j'étais à Schleswig, est décédé fin 1986 et depuis lors je n'avais plus de signe de vie des siens, mais avant-hier sa veuve, Marie **BOUTIN**, m'écrit enfin pour m'expliquer son silence dû à la succession de quatre décès familiaux : petit-fils, fils, sœur et frère, qui l'ont terriblement ébranlée. Elle m'envoie en même temps un virement postal en souvenir de son époux pour régler sa cotisation avec un surplus pour notre C. S. J'accomplis cette petite mission avec application et déférence, car c'est bien cela l'esprit prisonnier, et plus encore lorsque la famille du disparu s'y réfère aussi intensément ».

Merci mon cher **PINLON**, ta lettre nous a beaucoup touchés et nous ne pouvons que partager ton émotion envers cette famille qui a subi tant de malheurs en si peu de temps.

A Mme **BOUTIN**, nous présentons nos bien tristes condoléances et souhaitons de tout cœur qu'elle surmonte ce mauvais sort qui s'est acharné sur les siens, et merci de se souvenir de notre Amicale à qui elle peut faire appel si le besoin s'en présente.

Merci aussi à :
BEGHUIN Pierrette, Aubenton.
DESMET Roger, Lille.
Mme **Paulette GEHIN-RICHARD**, Paris, que nous espérons revoir à l'une de nos prochaines réunions.

Mme **GODARD Gabrielle**, Puteaux.
MEJEAN Auguste, Florac.
Mme **RIGOT Odette**, Seyssel.

PEUTOT Bernard, Villefranche-sur-Mer.
PERROCHEAU Octave, 11, Lot. Les Justices, 16440 Mouthiers-sur-Bohème.

GENOIS Marius, « Clair Matin A2 », 29, Av. Malacrida, 13100 Aix-en-Provence, nous prie également de faire paraître son adresse exacte dans Le Lien ; ainsi que notre ami :

VIGNEAU André, 8, Résidence de Lattre De Tassigny, 116, rue des Ponts de Cé, 49000 Angers.
DEFOIN Albert, Doische, Belgique.

BRETEAU Pierre, 56000 Vannes.
QUINTON René, 92380 Garches.
Mme **BOUTIN Marie**, 35290 Saint-Meen Le Grand.

CLEMENT Robert, 28, Av. Thiers, 93340 Le Raincy, que nous remercions particulièrement pour sa grande générosité.
HUITON Robert; Ernest Hentsch 4, CH-1207 Genève (Bien reçu votre don. Merci).

DEVILLERS Pierre : Ta lettre du 14 juin a été transmise au chef de bataillon Nicolas SCHMITT. Merci pour ta réaction.
R. CHATEAU, 92250 La Garenne Colombes : « Amicalement pour le Bureau et les copains. Bonjour à **LANGEVIN** ».

Carte postale de notre ami **Charles VAUGIEN** en vacances au village P. G.-sur-Mer (Hyères) : « Merci à **PONROY**. Amitiés à tous ».

Quelques cotisations reçues après rappel. Nous excusons volontiers tous ces amis de leur retard — l'âge, c'est vrai, est souvent cause d'oubli. Merci à :
HUON Pierre, 9, rue de Gonzague 08300 Rethel.

MALAVIALLE Pascal, 54970 Lattes.
CARLIER Jules, 14, rue J. Mermoz, 80200 Péronne.

FLORENTIN G., 2, Avenue Courtois, 94000 Créteil.

GUERIN François, 06130 Plan de Grasse.

BELIN Adrien, Linazay, 86400 Civray.
SAUSSIER Gaston, rue de Villiers aux choux, 10400 Nogent-sur-Seine.

VANDESCAL André, 64800 Nay-Bourdettes.

BOURCHANY Pierre, Vézanne, 42410 Pélussin.

ROUÉ A., 7, Place d'Armes, 51300 Vitry-le-François.

CHARRIER Jean, 13, rue Notre-Dame, 17200 Royan.

CARNET NOIR

C'est avec une profonde tristesse que nous apprenons les décès de nos amis :
VINCENT Jean, de Lugos, 33830 Belin, du VB.

LEBEDEL Eugène, de La Grange aux Bois, 51800 Sainte-Menehould, VB et V.C.
BLANC Henri, 44, Bd de Minervoies, 34210 Olonzac.

KASTIER Emile, 14, Passage de Kerdelen Tréboul, Douarnenez.
MIGLIOLLE Georges, 14, rue Furtado Heim, 75014 Paris.

BELLOT Roger, Floremont, 88130 Charmaes.

SERÉE Lucien, 16 rue des Bouchardées, 21121 Fontaine-lès-Dijon.

« en souvenir des jours passés aux côtés des « Maquisards » qui ne voulurent pas partir en Allemagne (comme S.T.O.) alors que j'avais eu le bonheur d'en revenir en temps que prisonnier de guerre ».

Des deux versions que je possède de ce poème, j'ai choisi de publier ici la plus parfaite dans la forme — Ivan, dans le souci de la perfection qui était la sienne, l'eût sûrement encore polie —, en témoignage de solidarité, et en signe d'amitié pour ses enfants dans la peine et le deuil.

J. Terraubella.

Hommage au Maquis du Vercors

La nuit tombait déjà sur les sombres forêts,
La brume doucement envahissait la Balme,
Une lune voilée, par-dessus les guérets,
Toute ronde et nimbée, montait dans le soir calme.

Là-haut, sur le flanc sud, où se dressaient les monts,
On pouvait distinguer au-dessus des bois sombres,
Une masse argentée : celle des grands Vémonts,
Immobile et puissant spectre parmi les ombres.

Seul, le hululement des nocturnes chevèches,
Ou le glapissement d'un renard éperdu,
Venaient parfois troubler le silence revêché,
Inquiétant, mystérieux, où tout semblait perdu.

Et pourtant, ils sont là, les rudes Compagnons
Que l'occupant maudit a chassé de la plaine.
Ils sont là, attendant depuis plusieurs saisons,
Tous ensemble groupés autour du capitaine.

Les jours passèrent, forêt de la Warndt, bois de Kreuzberg, etc. Le corps franc de notre groupe comptait dans ses rangs l'Anguille et son chien, répondant au nom allemand de « Niemals », pourquoi ?

Une nuit froide de novembre, au cours d'un violent accrochage avec une forte patrouille allemande, l'Anguille fut tué et son chien blessé à une oreille. Le corps franc ramena sa dépouille; son chien suivait en titubant la tête recouverte d'un énorme pansement. L'aumônier du 19^e vint pour dire la messe. Derrière le cercueil recouvert du drapeau, le brave chien gémissait, c'était poignant.

Notre pauvre camarade qui ne recevait jamais de courrier, donc seul dans la vie, fut enterré dans le petit cimetière de Folkling. Le chien refusa de nous suivre et se coucha sur la tombe. Il faisait très froid dans le coin, la nuit surtout. Le lendemain matin un gars de ma section alla porter à Niemals une gamelle de soupe chaude. Il ne la regarda même pas. Son pansement sur la tête était défait; mais le chien si doux avec nous qu'il connaissait, montra les crocs. Deux à trois jours passèrent, la gamelle restait pleine, Niemals refusait de manger et un matin on le trouva mort. Nous l'avons enterré auprès de son maître qu'il aimait tant. Une amitié de chien vaut souvent plus que l'amitié d'un homme.

Nous avons enfin quitté ce coin « mal fréquenté » le 18 décembre 1939, laissant derrière nous l'Anguille et Niemals. Voilà mon histoire, si vous pouvez dans un

RICHARD, 53, rue du Petit Chausseur, Epieds-en-Beauce, 45130 Montsur-Loire.

A la famille de **M. André SICRE**, à Mazamet (Lien de juin) : « Condoléances et amitiés de la part d'un camarade de captivité, **M. R. CHATEAU**, 33, Avenue du Général de Gaulle, 92250 La Garenne-Colombes.

LENFANT André, 113 Av. Foch, 59700 Marcq-en-Barœul.

ROGIER Julien, Novy Chenevières, 08300 Réthel.

CHARPENTIER René, 1, rue du Fond du Bassin, Maffliers, 95560 Montsoult.

COLSON Marcel, Sarcicourt, 52000 Chaumont.

A toutes ces familles dans le deuil et la peine, l'Amicale exprime ses condoléances attristées, sa sympathie et son amitié.

Nous rappelons que l'Amicale continue d'assurer GRATUITEMENT le service du journal aux veuves de nos camarades décédés.

—O—

A Mme **B. OLIVIER**, de Nantes : Bien sûr, Madame, le service du journal vous sera continué.

COURRIER INSOLITE

par **Robert VERBA**.

En vacances avec mon épouse à Arca-chon, je ne puis résister au désir de vous communiquer une petite partie d'une lettre envoyée par notre amie Juliette Trébor, épouse de notre camarade Hervé Trébor, ancien du X B.

« Mes chers amis, un événement imprévu ne nous permet pas de tenir notre promesse de venir vous rejoindre en vacances. Mon mari a été obligé de subir une opération intestinale qui, en principe, ne devait l'immobiliser qu'une dizaine de jours. Or, au moment de quitter l'hôpital, alors que je me préparais à faire les valises pour venir vous rejoindre, le chirurgien s'aperçut qu'une petite compresse avait été oubliée dans le corps de mon mari. Vous connaissez Hervé, il ne changera jamais, toujours aussi radin ! Il a préféré se faire opérer une seconde fois, plutôt que de rembourser la petite compresse au chirurgien. Il faut vous dire que l'opération est entièrement gratuite, étant donné qu'il est à 100 % à la Sécu... »

L'humour de notre « Courrieriste » a poussé sa petite pointe d'été ! Tout est à craindre... pour l'an prochain.

—

De la forêt de Lente au plateau de Vassieux, ils sont là, attendant lorsque la nuit arrive, Espérant le renfort qui leur viendrait des cieus, Mais hélas ! le temps passe, et à cette heure tardive ?

ils ont besoin de tout : de vivres et de fusils, De grenades à main, de plastic* et de cartouches, Car ils veulent enfin sortir de leur maquis, Et arracher ainsi le bandeau de leur bouche.

Sur le Vercors traqué, cerné de toutes parts, Le ciel s'est obscurci et le tonnerre gronde, Cela depuis trois jours. Les faucons et busards qui tournoyaient hier en fantastiques rondes,

Se sont tapis au creux de leur roc familier, Et les hommes, blottis au fond de leur baraque, Attendent silencieux à travers les halliers Que finisse la pluie en attendant l'attaque.

Car le « Fritz » est partout, n'hésitant devant rien, Et se croyant toujours à jamais invincible, Continue sa « besogne » aveugle, et se maintient, Sans plus se soucier de tomber dans l'horrible.

C'est ici que beaucoup se sont battus à mort. Combattants du Maquis, francs-tireurs héroïques, Ceux qui portaient au cœur le beau nom de **VERCORS** Et qui firent trembler les hordes germaniques.

Ivan **ESCRIBE**.

* (pains de plastic).

prochain Lien la publier, cela me fera plaisir et ce sera ma façon de rendre hommage à l'ex-prisonnier du Fort du Hâ et à son chien. A l'avance merci.

Toute mon amitié à Terraubella et à vous tous amis bénévoles si dévoués, sans qui l'Amicale n'existerait pas.

FISSE Henri,

Stalag XC - Kdo 692 - 82597

—O—

J'ai reçu de notre ami **Virgile PION**, de Boulouris, 83700 la lettre ci-après :

Mon cher Terraubella,
J'ai lu avec un très grand intérêt le récit « A propos d'une bataille perdue : 1939-40 », d'autant plus que j'y ai retrouvé quasi « mot à mot » des arguments que j'expose à mes interlocuteurs, parents ou amis lorsque nous abordons l'histoire bien triste de cette guerre que nous aurions dû gagner en 1939, aux dires des Allemands eux-mêmes, et que nous avons perdue en 1940.

Je viens de retrouver dans le journal « Les Captifs de la Forêt Noire », n° 27 à 30 de février à juin 1950 (il y a bientôt 40 ans) un article que j'avais intitulé « Pêle-Mêle » par lequel j'inaugurais la rubrique « On nous écrit » de notre ami **Henri PERRON** que je ne connaissais pas encore à l'époque.

Suite page suivante

Ivan **ESCRIBE**

Notre ami d'Echirolles (38130) n'est plus. Il est parti rejoindre celle dont il ne supportait plus l'absence, son épouse, « l'inspiratrice et la muse de ses écrits et de ses tableaux », sa raison de vivre...

Dans son numéro de novembre 1988, Le Lien avait évoqué brièvement son premier livre « Prisonnier de guerre » et publié en extrait un de ses poèmes « Le vieux cheval ».

Le 4 décembre de la même année Ivan **ESCRIBE** m'écrivait :

« ...Je sortirai le deuxième tome « La fin des tyrans » même si je dois y perdre de l'argent, parce que tout simplement je considère que c'est un message que je me dois de transmettre ou de rappeler — tant pis pour l'indifférence qu'il pourra rencontrer, tant il est vrai que nos préoccupations actuelles sont éloignées de ce qu'il renferme (...)

« Avant de casser ma pipe j'aurai au moins eu la satisfaction morale d'avoir essayé de transmettre à mes lecteurs, d'abord à mes vieux copains et aussi, peut-être, à leurs enfants, ce rappel de bon sens : **Souviens-toi !** » (...)

Hélas, nous ne saurons jamais ce que contenaient ces pages à venir de notre ami, la mort a posé sur elles sa griffe glacée.

J'avais pourtant eu le privilège d'en lire en avant-première la préface et un hors-texte intitulé « Hommage au Maquis du Vercors », écrit

CORRESPONDANCE

Le 3 avril 1990

Chers amis du Lien
qui nous lie depuis tant d'années.

Au fond d'un tiroir d'une vieille armoire, j'ai retrouvé hier une photo jaunie d'octobre 1939, prise à Folkling, près de Forbach. Parmi les visages de ma section, j'en ai retrouvé un qui a réveillé en moi des souvenirs tels que j'ai pensé à vous conter l'histoire.

Le 5-05-39, ce mobilisé était arrivé entre deux garnisons à notre cantonnement de Crotelle, près de Poitiers, où se formait le 1^{er} groupe de mon régiment, le 19^e R.A.

Il venait de Bordeaux-Fort du Hâ. Ce nouveau réserviste fut affecté à ma section. Son nom, depuis le temps, je ne m'en souviens plus (et d'ailleurs quelle importance cela a-t-il 50 ans après). Ce que je me souviens très bien c'est que toute la section lui donna le surnom de « L'Anguille ». Pourquoi ? Ich weiss nicht.

Le 8 septembre le groupe quittait Crotelle pour embarquer à Poitiers. Bien entendu l'Anguille était du voyage suivi comme son ombre par un jeune chien, cadeau d'une jolie fille de Crotelle. Aucun officier n'ayant réagi ! Tout le monde monte dans un immense train : hommes, chevaux, matériel, direction « murmurée » La Lorraine.

Au moment de la colère d'Hitler en mai 40 (il n'acceptait pas notre « guerre de seigneurs ») j'étais troisième pourvoyeur du fusil-mitrailleur à la 2^e compagnie du 348^e RI qui avec les 91^e et 291^e formaient la 52^e DI, division des « Sangliers des Ardennes ».

Notre secteur était donc celui des Ardennes-Vosges. Les Allemands comme les Huns... et les suivants sont passés en masse par la plaine (c'est plus facile) et après nous avoir donné, comme à nos pères, le baptême du feu à Morhange, nous ont quelque peu dédaignés.

C'est à cette époque que nos stratèges du « Café du Commerce » se régalaient des très gros titres de la presse « La ligne Maginot a été prolongée jusqu'à la Mer du Nord ».

Je ne reviendrai pas sur cette prolongation, sauf en rappelant un passage de mon « Pêle-Mêle » où j'écrivais qu'un chef de section me demandait de dire à notre capitaine que l'abri B 12 du FM s'était effondré à la suite des pluies torrentielles de la nuit. Sans commentaire !

On ne l'avait pas prolongée (en vrai) pour ne pas vexer nos amis Belges.

On nous avait dit aussi de lever les yeux vers 14 heures, après la soupe, pour reconnaître les avions anglais. Nous ne les avons jamais vus, pas plus que les français. Les Anglais avaient probablement déjà rejoint leur île natale.

En fait de chars je n'ai vu près de la frontière que deux chars Renault de la dernière guerre qui étaient tombés en panne, tout seuls.

J'ai, sous les yeux, une jolie lettre datée du 13 décembre 1958, intitulée : République Française, Présidence du Conseil, Comité d'Histoire de la deuxième

guerre mondiale. Commission d'Histoire de la Captivité, 22, rue d'Athènes, Paris 9^e, lettre où le secrétaire M. O. Deperrrest m'écrit, comme suite à l'envoi de toute une documentation : « Nous en avons pris copie et nous vous remercions de l'aide que vous avez bien voulu nous apporter » (sic).

Amitiés sincères et bon courage.

PION - 4049 V.B.

—O—

Rieux-Minervois, le 15 juin 1990

Mes Chers Camarades,
Juin 1940, le mois maudit.

Eh bien oui, le 18 juin 1940, au cours de la violente bataille de Belfort où les 3^e et 4^e Bataillons de Chasseurs Pyrénéens occupaient les forts de Chèvremont, Méroux, La Justice, Vézelois, Bessoncourt, les Hautes-Perches, de violents combats se livrèrent dans ce secteur. La Cie du 4^e B.C.P. à laquelle j'appartenais passa dans le bois des Hautes-Perches une bien triste matinée. Après de violents accrochages nous eûmes à déplorer la mort de sept de nos camarades ci-après désignés : Maline Albert, sergent, Olonzac, Hérault; Gantrier Laurent, caporal-chef, Perpignan; Augé Léon, Perpignan; Colomer Louis, Perpignan; Andrieu Raoul, Fleury-sur-Aude; Cazalis Raoul, Frontignan, Hérault; Bonnet Henri, Narbonne.

Tous ces vaillants soldats furent inhumés par nos soins, sous les ordres des Allemands, au cimetière de Pérouse.

— Poufiez-vous me dire ce que c'est un « grand con » ?
Se doutant de quelque entourloupe, le passant lui répondit :

— Eh bien, grand con, cela signifie « grand conquérant ».

— Merci beaucoup. Fous êtes bien aimable.

Le lendemain, se rengorgeant à l'avance, le soldat retourne chez son libraire et, comme à l'habitude :
— Che fiens chercher mein chourmal.
— Tiens, le voilà, espèce de grand con !
— Moi pas grand con ! s'exclama alors l'Allemand. Moi, petit con seulement. Hitler lui, grand con !

—O—

Pour une fois je ferai concurrence à la chronique de notre ami VERBA. Mais celle-là est authentique.
P. D. 27-4-90.

Par l'intermédiaire de son bulletin paroissial, un prêtre de la région Picarde avait suggéré à un de ses cousins arrivé à l'âge de la retraite, de publier un journal pour les retraités. Il lui avait même proposé un titre « Je m'engage » et indiqué quelques têtes de chapitres tournant autour des mots retraite et traite.

Il était de mon devoir de venir vous confirmer qu'en 1940 on s'est battu.

Recevez Chers Amis mon bon souvenir.

Roger ALAUX - Stalag V.B.

Merci mon cher ALAUX, de ce nécessaire rappel. Bonne santé et amitiés (T.)

—O—

Boigny-sur-Bionne, le 6-6-1990

Chers Amis,

Après de nombreuses recherches en vue de témoignages pour attestation d'évasion, j'ai retrouvé un camarade qui a fait la belle avec 16 autres copains à la Noël 1941. Cinquante ans après, faut le faire, car hélas beaucoup nous ont quittés ; mais j'ai bon espoir d'en retrouver d'autres.

Je ne sais pour l'instant si cet ami est abonné au Lien, ce dont je doute, mais je vous envoie un chèque de 100 F pour son abonnement. S'il était déjà parmi nous vous verseriez cette somme à la C.S.

Voici son adresse : REMY Georges, 7, rue des Hortensias, Saint-Max 54130.

Il est actuellement en voyage au Tyrol et doit passer me voir à la maison prochainement.

COLOMB Roger, 16, Bosquet du Parc, Boigny-sur-Bionne, 45760. Evadé du Kdo 26.006 à Constance, le 24-12-41 avec 17 camarades.

Le bonjour à tous. Bravo pour notre journal que j'attends toujours avec impatience.

A quelque temps de là, le prêtre écrit :

« Le défi a été relevé et j'ai reçu à la mi-janvier le numéro un de « Je m'engage », qui dépasse mes espérances. Une mine de remarques judicieuses :

— Sur la fidélité : comment un prêtre en soutane pourrait-il retourner sa vie ?

— Sur la crise économique : ce n'est pas une crise, c'est la fin d'un rêve.

— Sur les retraités mal armés dans la lutte pour la vie : ah ! qu'ils balancent donc par la fenêtre quelques tabourets de la mairie et ils auront droit à une mention dans la prière universelle dominicale. ▶

Mais l'humour amer cède bientôt la place à l'amour de la mère-patrie pour ses enfants sous les drapeaux ; l'auteur a été 5 ans prisonnier et 7 ans et demi soldat. Il garde pourtant bon souvenir de ses adjutants. Aussi quand il parle de la retraite des vaches il s'agit bien d'une chronique agricole. On trait les vaches deux fois par jour, dit-il ; il y a donc : le matin, la traite et le soir, la re-traite des vaches.

La traite des blanches avait été envisagée pour la une du journal mais a été remplacée par un carré blanc. Voilà une feuille qu'on peut mettre entre toutes les mains ».

P.C.C. - P. DURAND.

Le coin du souzire

par Robert VERBA



MODESTIE

Pendant l'occupation, tous les matins, un militaire allemand se rendait chez le même libraire (qui était un ancien de 14-18 et avait ses deux fils prisonniers), pour acheter le Parizer Zeitung.

A chaque fois la même scène se déroulait :

— Che fiens chercher mein chourmal.

— Tiens, le voilà, espèce de grand con.

Au bout d'un certain temps l'Allemand finit par être intrigué, et abordant un français dans la rue lui demanda :

Un beau dimanche

par ROBERT VERBA

C'est avec honneur et un immense plaisir que nous avons été invités, ma femme et moi, au Congrès de l'Union des Amicales PG-CATM de la région de Paris.

Avant le repas, qui a eu lieu à l'Hôtel Pullman Saint-Jacques et qui a accueilli près de 300 participants, il a été beaucoup question de la défense des droits de tous les Anciens Combattants, de même que de leurs veuves.

Les sacrifices, les tortures, la captivité, l'éloignement du foyer pour les anciens combattants rentrent dans l'oubli et c'est tout juste si on ne nous considère pas aujourd'hui comme des enqueteurs (et je suis poli !).

La preuve en est dans le discours du 4 mars par le sous-secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants qui s'est distingué au congrès des « Fils de tués » à Lille, au cours d'une audience accordée aux représentants d'anciens d'A.F.N. Il prononça ces mots (je recopie le compte rendu d'un journal) :

« Vous commencez à m'emm... avec votre p... de guerre d'Algérie ! »

Et ce n'est pas tout. A Saint-Julien-de-Montagné (Var) il exprima sa façon de penser en disant :

« Je me moque de ce que pensent les dirigeants des Anciens Combattants au plan national ! »

Voilà où nous en sommes, mes chers amis. On oublie complètement tous ceux qui à 20 ans ont servi leur Patrie !

Que ce soit à la radio, à la télé ou dans les journaux, les A.C. n'existent pour ainsi dire plus ! C'est pourquoi nous devons de plus en plus serrer les rangs afin que, lorsque nous disparaîtrons, l'Etat reconnaisse en nos compagnes des « anciennes combattantes », et leur accorde les quelques droits que nous avons eu tant de mal à obtenir.

N'allez pas croire que ce congrès s'en est tenu uniquement à formuler des revendications, au contraire, les retrouvailles entre anciens combattants se sont passées dans le plaisir de se rencontrer entre amis qui ont traversé, il y a maintenant 50 ans, les mêmes horreurs de la guerre et de la captivité.

Ainsi qu'à la Chesnaie du Roy, la journée s'est terminée au son d'un orchestre qui nous a permis de retrouver un peu de notre jeunesse en esquissant un pas de danse.

—O—

P.S. - Je voudrais ajouter un plus à ces propos de mon ami Verba. Il écrit : « On oublie tous ceux qui à 20 ans ont servi leur Patrie... »

La PATRIE ? Une notion qui a pratiquement disparu du vocabulaire des médias et tout autant de l'esprit des jeunes générations d'aujourd'hui. On aura tôt fait de vous traiter de « Franchouillards » si d'aventure...

Il y a peu, un parlementaire vosgien ne déclarait-il pas, lors d'une émission télé très regardée :

« La nation n'est ni une race, ni un lieu géographique, mais une référence commune, l'adhésion à des valeurs ».

Une référence seulement ? Des valeurs ?

Le Dictionnaire explique :

Nation : « Groupe humain assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun », et renvoie à : **Peuple - Pays**.

Pays : « Territoire habité par une collectivité et constituant une réalité géographique dénommée : nation ».

Dans nos barbelés allemands, monsieur le parlementaire, nous savions bien, nous, que la nation française, le pays français étaient un lieu géographique précis. Nous en savions même la forme et les contours, nous en rêvions souvent et ce rêve, éveillé ou nocturne, nous reconfortait.

Le pays, la nation c'est comme la liberté : il faut l'avoir perdu(e) pour savoir ce que c'est !

J. T.

LE TEMPS DES VACANCES

Juillet, août, septembre, la plupart d'entre nous irons à la mer ou à la montagne reprendre quelques forces, raffermir les muscles fatigués, bref se mettre en forme pour la rentrée. Je vise ici en particulier les camarades qui travaillent sans relâche pour faire vivre l'Amicale — qui maintient une déjà vieille amitié entre nous. Même si quelques-uns ont paru s'éloigner, en raison d'ennuis de santé ou autres, comme moi depuis bientôt deux ans, c'est toujours avec joie que l'on se retrouve — l'assemblée annuelle en fait chaque fois la démonstration. Et c'est cette attitude de solidarité qu'il importe de maintenir tout au long de l'année, en dépit des obstacles.

Venez tous, vous les « Parisiens », au 46 rue de Londres, le jeudi après-midi (à défaut du mardi...), et à partir d'octobre, manifester votre intérêt pour l'Amicale V.B. X A, B, C.

Roger LAVIER, Vice-Président.

LOURDES

IMPRESSIONS D'UN JOUR

Il ne m'appartient pas de faire ici le compte rendu du pèlerinage-rencontre qui s'est déroulé au pied des Pyrénées du 15 au 18 juin à l'occasion du cinquantenaire des combats de 1940. Je n'y fus qu'une journée, le samedi 16, marquée essentiellement par la traditionnelle et émouvante cérémonie au Monument aux Morts de la ville, en présence des autorités civiles, des enfants des écoles, de la musique des Hussards de Tarbes et de très nombreux anciens combattants-prisonniers de guerre et combattants d'Afrique du Nord. Un message de Paix au Monde termina cette manifestation patriotique.

Qu'on me permette deux observations très personnelles.

— Alors que le badge le plus répandu était celui de l'A.N.R.P.A.P.G., il m'en fut délivré un marqué simplement A.P.G. S'agissait-il d'un spécimen restant d'un vieux stock de ... 1946, ou bien du simple oubli de la lettre « C » dans la graphie du sigle A.C.P.G. ? Ce « C » en l'occurrence est plus important qu'il n'y paraît... non ?
— Les camarades vus ce jour-là ont tous regretté qu'une rencontre organisée n'ait pas été prévue à la Prairie en début d'après-midi — vers 14 heures. A leur habitude d'aucuns s'y rendirent mais se comptèrent... En dépit du stand A.F.N., il y avait de la place et il faisait très beau ! Je persiste à penser que cet endroit plus facile à trouver qu'une salle X ou Y, est le mieux indiqué pour des retrouvailles personnelles, détendues et amicales. La déception fut grande pour ceux qui s'y rendirent — il faut garder présent à l'esprit que de plus en plus, en raison de l'âge notamment, la participation au pèlerinage peut se limiter à un ou deux jours de présence.

Ceci dit, il convient de remercier de leur dévouement les organisateurs et animateurs de ces rencontres inter-combattants de Lourdes.

J. T.

P.S. - J'ai été heureux de retrouver mes amis : Fred CAVALLERA de Gardanne; Jean WEBER de Pont-à-Mousson (et Madame); Jean LAFON de Langon; Jean POUDEVIGNE de Pradons. Et deux Béarnais dont j'ai oublié de relever le nom, je m'en excuse auprès d'eux. Il y avait sûrement d'autres amicalistes, mais je ne les ai pas vus.

DIMANCHE 14 OCTOBRE

à 12 heures, à « L'OPÉRA-PROVENCE »

66, rue de Provence 75009 Paris
(Métro Chaussée d'Antin ou Trinité)

A ce déjeuner nous espérons vous retrouver nombreux.

RETENEZ BIEN CETTE DATE !

Mai - Juin 1940

Les mois maudits

UN COMBAT COMME TANT D'AUTRES EN JUIN 1940 MAIS PEU CONNU

Le 36° R.I. tient position dans les Ardennes lorsqu'il est accroché par les troupes allemandes.

La résistance est farouche dans les Bois d'Inor à Stenay et 200 des nôtres sont restés sur le terrain. Les combattants ont surnommé l'endroit : « l'enfer vert ».

Tous les deux ans l'Amicale du 36° R.I. y donne rendez-vous à ses membres. Cette année le Conseil Général des Ardennes a décidé de commémorer ces combats en prenant pour thème : « Le combattant de 39-45 n'a pas démérité ».

(Correspondance d'un officier de réserve du 36° R.I., ancien P.G.)

— 0 —

10 MAI 1940 - ALERTE !

Dès l'aube du 10 mai, au cantonnement de Blequin (petit village du Pas-de-Calais), nous avons été réveillés sous nos tentes par un déferlement d'avions. Il y en avait de tous les types. Des groupes de bombardiers d'abord, des Dorniers, des Heinkels 111. Nous avons vu une escadrille de biplans qui étaient plutôt destinés à « faire masse » et accentuer « l'intox ». Quelque temps après les premiers passages, nous entendions le bruit sourd des éclatements de bombes. Ces premiers bombardements étaient dirigés sur tous nos objectifs militaires : camps d'aviation de campagne, dépôts de carburants et réserves de matériels.

Le jour venant, nous distinguions les croix noires sous les ailes et le fuselage de ces appareils.

Nous avons replié notre matériel et chargé nos véhicules, le café de la roulante avait du mal à passer. Nous étions anxieux...

Lors de nos missions en bordure de la frontière belge, nous avions des contacts avec les civils qui nous renseignaient sur les concentrations de troupes ennemies.

Certains parmi nous disaient : « C'est de l'intox », la route du fer était barrée ! nous avions l'acier victorieux et nos amis anglais resserraient le blocus de plus en plus. Les Allemands étaient foutus !

La réalité était tout autre...

Nous étions en attente de départ pour monter à la rescousse de nos amis belges et hollandais.

Les potins allaient bon train, nos officiers étaient nerveux et anxieux à la fois.

Pour nous, « unité de choc » mécanique de la 9° division du 2° corps de la 1^{re} armée, nous étions partie prenante du plan « Dyle » conçu par l'Etat Major.

Nous avons attendu plus de dix heures l'ordre de départ. Il faut rappeler que ces pays, Belgique et Hollande, n'étaient pas en guerre. Les Allemands venaient de violer leur neutralité.

Nous sommes donc partis vers Hazebrouck, Bailleul, Ypres, en direction d'Anvers. Bientôt nous fûmes à 40 km de Breda, mais les Allemands partis dans la nuit du 10 mai y entraient les premiers !

Nos 1^{re} et 7^e armées manœuvraient sans beaucoup de contact avec l'adversaire. Elles devenaient tellement vulnérables qu'au moment du repli la plus grande partie n'a pu rallier.

Nos premiers accrochages sérieux eurent lieu aux abords de Turnhout. Nos pertes ont été lourdes, car nous n'étions pas abrités et nous nous sommes vite mis en formation de combat. Une partie des divisions cuirassées ennemies se mirent en marche à mi-parcours de nos propres troupes. Les Panzers de Guderian et Romel ne passèrent la Meuse que les 14 et 15 mai...

La montée de nos troupes en Belgique s'était effectuée sans trop d'incidents.

Dès notre départ, les gens du nord étaient sur le pas de leur porte, aux fenêtres ou au bord des routes. Ils avaient des mines tristes et ne manifestaient aucun enthousiasme à nous voir monter vers la frontière. Par contre, en Belgique, le contraste était flagrant. Même de nuit, les gens étaient dehors pour nous acclamer. Ils nous gavaient de chocolat, de cigarettes ; j'ai même bu du café chaud qui nous était présenté aux portières en roulant lentement. Il n'y avait pourtant pas encore eu de faits de guerre, sauf en Hollande.

Nous avons compris depuis que la manœuvre de l'ennemi était bien calculée : nous laisser monter le plus haut possible sans problème majeur, et ainsi éparpiller nos forces sur une grande distance. Il lui suffisait alors de nous tronçonner en nous pionnant sans que nous ayons le temps de nous mettre en position de défense. C'était le plan « Von Manstein » : le Q.G. français avait donné dans le piège...

L'armée hollandaise avait retenu l'ennemi de son mieux, mais l'effet de surprise avait joué ! La partie était vite devenue inégale, les forces motorisées aidées des « Stukas » ont bousculé très vite ses maigres forces.

Quant à nous, il nous avait fallu rameuter tous

nos véhicules et ceux du 5^e train qui, avec ses camions, devaient acheminer le gros du matériel et la troupe.

Former de nuit les convois en donnant à chacun les instructions de marche n'était pas chose facile. Mon lieutenant de réserve n'avait jamais effectué ce genre de mission. Je devais, moi simple biffin, lui enseigner la manœuvre. Nous jouions le rôle de chiens de berger : ramener les égarés et les retardataires dans le convoi, et ceci sans radio de bord, toujours avec les mêmes véhicules réquisitionnés en septembre 1939. Nous reconnaissions les nôtres aux insignes de la Division sur les portières. Des retardataires d'unités différentes semaient la panique en se mélangeant à nous. De plus, les éclaireurs du 5^e train chargés de baliser et d'aiguiller les convois n'étaient pas toujours à leur place.

Notre aviation, dispersée sur un front trop grand, n'avait pas beaucoup d'efficacité sur la manœuvre ennemie qui se développait.

Plus tard, nous devons apprendre dans la fameuse poche lilloise à qui nous avions à faire : Rommel et Guderian n'étaient pas des bleus !

Dans la nuit du 13 au 14 mai nous avons eu l'ordre de repli : nos bataillons avaient été fort malmenés... Le 2^e GRDI avait fait du bon travail en contrant l'ennemi, mais nous ne parvînmes pas à débarquer nos chenillettes avec leur canon de 25 mm anti-char. Les artilleurs du 30^e et leurs canons de 75 se déplaçaient sans arrêt et les Belges, eux, préparaient à peine leur défense près du canal Albert !

Dans la nuit du 14 nous nous repliâmes vers Anvers. Là nous avons fait connaissance avec ce qu'il est convenu d'appeler la 5^e colonne, des agents ennemis infiltrés sans difficulté, ou déjà sur place, perturbant la marche des convois, les déroutant même et, à l'occasion tirant en tous sens. Le flot des réfugiés s'écoulait vers le sud augmentant d'autant la confusion...

Notre marche vers Lille fut bientôt stoppée. C'est alors que je vis descendre d'une 402 Peugeot, aux insignes de notre division, le Lieutenant Gillet, lequel non sans mal, car la suspicion régnait, nous fit nous diriger vers Condé-sur-Escaut, car les Allemands étaient déjà au lieu prévu pour notre regroupement ! Après la frontière, non sans avoir subi les attaques des stukas, nous nous sommes mis à couvert dans un bois.

Dans la nuit du 17 nous avons pu repartir et rejoindre Condé-sur-Escaut où nous avons établi un P.C. provisoire ainsi qu'un poste de secours pour les premiers soins aux blessés avant leur évacuation sur Valenciennes. Nous avions eu une dizaine de morts qui ont certainement été ensevelis provisoirement dans les sous-bois du bord de la route. Premières images de ma guerre...

R. MONTENOT - 131° R.I.

« Quand le temps travaillait pour nous »

Récit de guerre par Paul MOUSSET - Editions Grasset (4^e édition - 1941)

Un an après la signature de l'armistice de juin 1940, un lieutenant de réserve, dit Rigny, classe 1927, ayant vécu ce qu'on a appelé « la drôle de guerre », en a fait un récit, vivant et plaisant à lire dans un ouvrage qui a pour titre : « Quand le temps travaillait pour nous ».

Cette relation est particulièrement intéressante pour ceux d'entre nous qui, privés de toute information après notre capture — certains depuis septembre 1939 ! hélas — étaient dans l'ignorance de la bataille qui se poursuivait.

I. - EN LORRAINE, DEVANT LA LIGNE MAGINOT

Le lieutenant Rigny, fut affecté à un régiment de Pionniers, alors qu'il avait effectué son service militaire (on ne disait pas « A l'armée » alors) dans un régiment de zouaves qu'il regrettait. Homme d'action, il n'appréhendait guère les facéties du bureau de recrutement qui en avait décidé ainsi.

A la pointe du Luxembourg, après trente-cinq jours de campagne, ses pionniers n'avaient pu être complètement équipés, c'est-à-dire, militairement vêtus. Sur les positions précédentes, ils avaient remué la terre, creusé des tranchées, c'était leur lot, et devant la ligne Maginot, ils attendaient.

« De discipline, au sens militaire du mot, il n'était pas question », note le lieutenant Rigny.

Cette discipline surgirait-elle un jour ? le lieutenant Rigny ne put le savoir, ayant abandonné ses pionniers abreuvés d'ennui, quelque temps après...

II. - OFFICIER DE LIAISON AUPRES DE L'ARMEE BRITANNIQUE

Après cinq mois d'inaction, le lieutenant Rigny qui avait souhaité « une vie violente » était désabusé. Il pose sa candidature à un poste d'Officier de liaison auprès de l'armée britannique. De bonne foi il espérait enfin pouvoir employer au service de son pays toute son énergie. Un trop long stage à la Mission française de liaison le laissa plein d'amertume.

Le 10 mai 1940 le trouvait enfin affecté à une brigade britannique avec laquelle il fit mouvement vers

la Belgique pour prendre position sur la Dyle. Dès cette première avancée, les éléments français qui devaient assurer les flancs de cette grande unité alliée prirent un retard mal supporté par le commandement britannique. Mais écoutons le lieutenant Rigny :

« Tout à coup la crise, la brigade découvrait qu'elle se trouvait essouffée ne trouvant personne devant elle.

— « Les Belges ont été enfoncés. Culbutés serait plus exact. Depuis la fin de la matinée ils sont en pleine déroute. Cependant du côté de Liège et à Namur ils tiendraient encore, croit-on ». C'est ce qu'un agent de liaison voisin venait en hâte d'annoncer.

— « Mais c'est un guet-apens ! Ce n'est pas possible ! » s'écria le brigadier-général.

A la question posée au seul officier belge rencontré — « Mais qu'est-ce qu'ils ont ces Belges à fiche le camp comme ça ? », la réponse fut la suivante : « Ah ! Monsieur, là-haut, c'était terrible ! Tout à fait comme à Varsovie. Des centaines d'avions qui faisaient la roue puis qui lâchaient leurs bombes... comme vous l'avez vu sans doute sur les écrans. On n'avait qu'une idée : s'échapper ».

Quarante-huit heures après le contact était pris (sur la Dyle). A la tombée de la nuit, la bataille se trouvait déjà sérieusement engagée. Une longue période commençait où devaient alterner des nuits et des soleils, pendant laquelle nous ne devions plus dormir, plus nous déshabiller, à peine nous laver, à peine manger. Elle dura près de trois semaines ! »

III. - LE RECUL

La Dyle, l'Escaut, les corps de nombreux britanniques jonchaient les routes. Les éléments français se battaient avec fureur. Un seul avion français ou anglais n'apparaissait dans le ciel.

Lille ou Bailleul, de nouveau la France. Le temps de s'absenter quelques heures pour retrouver un régiment français et la brigade britannique avait disparu ! A force de recherche, le lieutenant Rigny la retrouva à Steenwerck. Le retour vers la mer et l'embarquement

choisir — à l'excès de vitesse — la route comme un circuit — à une défaillance humaine ou à quelque autre impondérable, non, non, la faute en est à l'arbre, cet inconscient végétal qui se trouvait justement là alors qu'il aurait dû être ailleurs sur la colline, l'arbre innocent que le conducteur a soudain vu venir à lui comme l'ivrogne voit monter à sa rencontre le trottoir de la rue !

Admettons ! Supprimons du bord des routes les arbres qui les soulignent et les ombragent, les pylônes et les parapets de ponts ! Eh bien, nous tenons pour acquis que les voitures continueront de verser dans les fossés et dans les blés, de plonger dans le canal en faisant des bulles, tant l'homme, lui, n'aura pas changé d'un iota ! Pire, ces obstacles levés, il se vaudra plus libre encore ! Pour foncer.

pour la Grande-Bretagne, imprévus dans les plans, s'annonçaient. Un zouave rencontré lui donna du pain et une sardine et parlant des Anglais, lui dit : « Mon lieutenant, il paraît qu'ils se débinent ».

Poperinghe, le chemin de Dunkerque. Une extraordinaire aventure s'y déroulait, vécue par des milliers de combattants harassés, mais ne s'avouant pas vaincus.

IV. - VERS LA GRANDE-BRETAGNE

La côte anglaise atteinte, l'accueil réservé aux agents de liaison français n'aurait rien de bon. Parqués, puis embarqués dans un train, ils arrivèrent dans un camp. Camp de prisonniers ? En tout cas ils constataient avec étonnement que toute fraternité d'armes avait disparu...

V. - RETOUR EN FRANCE

Quinze jours plus tard les côtes de France voyaient revenir les rescapés de Dunkerque. Rigny se prenait à penser : « Mais, c'est la défaite ! » L'ennemi sur les talons, la retraite commençait, Caen, la Sarthe, Limoges, Brives, Ussel. Jusqu'au jour où, dans un camp du midi de la France, un capitaine responsable leur déclara : « Messieurs, j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer : l'armistice vient d'être signé. Les termes, dit le Maréchal Pétain, en sont durs, mais non déshonorants. Nous étions tous très pâles ».

Pierre DURAND - V.B.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V.B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Cessons de toujours incriminer « l'autre » et prenons nos responsabilités. Ce n'est pas l'arbre, que diable, qui se jette sur l'homme, mais l'inverse. Ah, si les arbres parlaient...

(12.205 - J. T.)

P.S. - Ce billet était depuis longtemps écrit quand j'ai lu que le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle avait décidé de s'en prendre enfin aux « arbres tueurs ».

Ça ne change rien à ce que je crois, et que j'ai dit. Je suis aussi « râleur » et j'ai pour principe de m'en prendre plutôt aux hommes, qui pensent, qu'aux choses...

BILLET

DES ARBRES ET DES HOMMES

Je lis très souvent chez mon sympathique confrère vosgien « Eux et Nous » des propos sévères et assurés tenus par le Râleur de la baraque », contre les arbres routiers, cause directe ou indirecte d'accidents, de morts et de blessures.

Ah, l'arbre comme une obsession ! De celui d'Eden à celui de la liberté révolutionnaire, que ne lui a-t-on imputé, le maudissant ou le louant au gré des circonstances ou de l'humeur. Car, c'est bien connu, si une voiture se jette sur un pin parasol, un platane, un marronnier, la faute n'en est pas à l'alcool — boire ou conduire il faut

1939 - 1940

Carnet de campagne et de captivité

(JUIN 1940 - AVRIL 1941) par André MAGNIER. (Stalag V B)
(SUITE)

21 JUIN

Il fait à peine jour et c'est déjà le réveil, j'ai à peine le temps de chausser mes souliers, mes pauvres pieds ne sont pas reposés, il faut partir. Les ordres sont donnés sans bruit, l'ennemi est tout près paraît-il. Nous remontons la route qui mène vers le cimetière immense où nos aïeux dorment en paix. Quelques kilomètres puis arrêt, nous redescendons. Il fait jour maintenant et le bataillon attend les ordres. La route est protégée d'un côté par la montagne, de l'autre par un ravin où nous nous abriterons ; nous ne craignons pas le « coucou » ; dans le fond coule un filet d'eau, tout ce qu'il faut pour tremper les pieds endoloris et se baigner le visage cuit par le soleil et la poussière. Il est près de midi nous allons manger quelque peu, la faim est aiguë, les « restes » des gars du génie installés près de nous ne se refusent pas.

A midi les décisions arrivent, les officiers font distribuer des munitions nous allons essayer de percer, il va y avoir du grabuge. Les camarades de la section sanitaire, Bonnot et Godard, que l'on croyait perdus, arrivent clopin-clopant, ils avaient été faits prisonniers à Domptail mais ils ont réussi à s'échapper. Par contre le commandant, le lieutenant Sadrin et Bastat sont restés prisonniers.

C'est le capitaine Tillier qui prend le commandement du bataillon, un type qui a du cran, mais que peuvent ces anciens de 1914-18, c'est la déroute, impossible de se redresser...

Nous repartons à l'aveuglette et nous appréhendons notre percée, plus de ravitaillement, plus beaucoup de munitions ni d'armes, beaucoup de fatigue et les nerfs usés, nous fonctionnons comme des automates.

21 JUIN au soir

Nous voici arrivés à Lassalle, nous ne pouvons pas aller plus loin, nous sommes cernés de toutes parts, rien à faire pour passer.

Ma compagnie, la CM3 a sa position au bout du pays sur une petite hauteur à droite de la route. Si les Allemands attaquent nous ne pourrions pas leur opposer une sérieuse résistance, nos officiers le comprennent bien, et tous nous pensons qu'il faudra mourir ou être prisonnier. Pourquoi maintenant risquer ces vies humaines, sans profit pour personne ? Il faut se rendre... Un régiment de la coloniale monte sur les positions, ces soldats aussi en ont marre et c'est naturel tant les conditions d'un vrai combat sont inexistantes.

Le capitaine de la CM3 nous fait rejoindre le poste de secours. Cette nuit nous essaierons au moins de dormir après avoir mangé fromage et sardines que le sergent André et moi avons achetés.

Des bruits d'armistice commencent à se répandre.

22 JUIN, midi

Je ne sais ce qui se passe, pas un coup de feu depuis hier ; c'est à peu près comme si nous étions au repos. La matinée a été consacrée à laver le linge et à causer avec les civils ; c'est le calme, les Allemands sont tout près et le canon ne tonne plus. Les bruits d'armistice persistent. Enfin il y a quelque chose qui n'est pas naturel, un bruit nous est parvenu en ce

qui concerne une reddition du corps d'armée, certaines formations ont déjà brisé leur armement, mitrailleuses, binoculaires, tout passe à la masse, le 58^e BMM, lui, attend.

La soupe est bonne, le temps splendide et les discussions vont bon train sur l'armistice.

13 heures. Nous sommes en train de fumer une cigarette au soleil, nous faisons la causette avec les propriétaires de la maison où nous logeons, quelques coups de feu partent, les balles sifflent je ne sais d'où, la rue se vide en cinq sec et il n'y a plus personne dehors.

14 heures. Nous sommes ressortis, la reddition est sûrement faite.

15 heures. Le « coucou » nous survole, il reçoit quelques chargeurs de mitrailleuses, nous apprenons que l'artillerie polonaise ne veut pas se rendre de même qu'un régiment de la coloniale.

15 h 45. Les archives ont disparu, nous sommes désarmés ; le capitaine nous rassemble à l'orée du bois, nous formons le carré, les officiers au milieu et pendant qu'un orage gronde et qu'il pleut à torrents, notre chef de bataillon, le capitaine Tillier nous lit l'ordre de reddition de notre général.

Nous sommes maintenant à la merci de l'ennemi, tout notre matériel lui appartient.

Le capitaine nous rappelle les noms de nos camarades tués et disparus, nous observons une minute de silence, puis il termine en nous félicitant de notre ardeur au combat, de notre endurance et de notre abnégation. « J'ai fait Verdun, dit-il, mais vous pouvez être dignes de vos pères, vous avez résisté à des coups aussi durs, ce n'est pas notre faute si nous déposons les armes, la défaite vient de plus haut ».

Un garde à vous impeccable puis, les larmes aux yeux, nous nous mettons aux ordres de nos chefs de compagnie. Nous nous préparons à retourner dans nos cantonnements, les Allemands sont à l'entrée du village, un tank français avance, ouvre le feu, des cris s'élèvent, ne tirez pas ! ne tirez pas ! Incident qui peut nous coûter la vie, nous nous camouflons, les cœurs battent, des commandements brefs, le char se retire, un motocycliste arrive à toute vitesse, un « clairon », muni d'un drapeau blanc, est assis derrière lui, il sonne le « cessez-le-feu ». Nous respirons, le cauchemard prend fin.

17 heures. Les Allemands attendent, pour entrer dans le village, que nous soyons partis. Nous laissons nos cantonnements. Par quatre sur la route, munis de notre paquetage nous attendons. Deux motocyclistes allemands passent, ce sont les premiers que je vois de si près ; une petite camionnette allemande arrive en sens inverse, le chauffeur est blessé, un bandeau plein de sang lui couvre la moitié du visage.

Nos musettes sont pleines de ravitaillement ; un camarade me déverse sur la tête un flacon entier de parfum. Enfin, toujours avec le sourire, nous partons conduits par nos officiers. Que nous réserve l'avenir ?

Trahis, vaincus, l'ennemi a sur nous droit de vie et de mort, nous sommes leurs prisonniers, leurs choses... Pourtant j'ai confiance en l'avenir.

PREMIÈRE MESSE AU CAMP

(Nienburg am Weser - 21 juillet 1940)*

Sommé de miradors et ceint de barbelés, Le camp secoue enfin ses haillons de misère, Et les hommes parqués sur la terre étrangère, Comme ils se sont couchés, fourbus, tassés, mêlés, S'ordonnent lentement sous le ciel égaré, Tout le camp est présent pour cette pauvre messe. Tout le camp communie à la pauvre allégresse De ce rassemblement et de ce beau carré.

Ils sont là, médecins, avocats, paysans, Bretons, Picards, Lorrains et ceux de la Provence Tous véridiques fils de l'histoire de France, Tous la chair de sa chair et le sang de son sang, Tous officiers, tous fiers, l'honneur de la cité, L'héritage et la fleur des plus vieilles provinces, Nobles ou roturiers, tous chevaliers, tous princes ; Tous épris de justice et de fidélité !

Dans un geste unanime, ils s'étaient tous levés ; Lorsque les carillons, de village en village Eurent carillonné jusqu'au dernier rivage, Ils avaient tout laissé : leurs usines, leurs blés,

Et tous, prenant leur rang dans les beaux régiments, Ils avaient parcouru la Flandre et la Lorraine, Et, bravant une mort qu'ils ne pensaient pas vaine Ils marchaient confiants dans leur frêle armement.

Qu'ils étaient beaux alors, ceux qui, pour leur pays Et pour sauver encore la vieille foi chrétienne Se battirent sans peur, sans orgueil et sans haine ! Qu'ils étaient beaux... hélas ! car ils furent trahis !

Car ils furent livrés, car ils furent vendus : Chair et poitrine nue à la folle mitraille Ils ont été broyés sous l'énorme tenaille Comme des oiselets dans les pièges tendus.

Ils sont là maintenant, eux qu'une égale mort N'a pas couchés au sol avec leurs jeunes frères Et qui, entraînés aux chars des hordes étrangères, Prisonniers, leur envient un préférable sort.

Tout ce qui fut traqué, tout ce qui fut chassé, Tout ce qui s'est fait prendre au débouché des routes Pour n'avoir pas voulu la fuite et les déroutes, Tout ce qui s'est rendu désarmé, harassé,

Tout ce qui s'est courbé sous les arbres broyés, Tout ce qui s'est vautré dans les ruisseaux de fange, Tout ce qui fut vaincu dans cette lutte étrange, Tout ce qu'ont flagellé les éclairs aboyés,

Tout ce qui subsista sous la chute des cieus, Tout ce qui fut cueilli surgissant des décombres, Et tout ce qui sortit vivant de ces jours sombres Tous ces hommes sont là, debout, silencieux !

Cernant l'autel, la croix que leurs mains ont dressée, Ils sont là, colonels, lieutenants, capitaines, Artilleurs, cavaliers, fantassins, par centaines, Ne faisant plus qu'un cœur de tous leurs cœurs

Ah ! Qu'ils sont beaux encor, avec leur regard droit, Ces prisonniers, ces gueux, ces saints, ces pacifiques, Quand ils serrent leurs rangs en cercles concentriques Pour mieux voir cet autel et cette pauvre croix !

Seul, au centre, se dresse un homme, un allemand ; Mais, ayant vêtu l'aube et l'habit liturgique, Cet ennemi n'est plus qu'un prêtre catholique Qui célèbre tout bas et rituellement.

Tous prient ; et lorsque vient le solennel moment, Sur le sable mouillé, d'un bloc, tous s'agenouillent, Et plus d'un vieux guerrier sent ses yeux qui se mouillent

à voir venir vers lui le Dieu du Sacrement.

Et plusieurs ont cru voir (rêve ou réalité ?), Marchant, les bras liés et couronné d'épines, Comme un spectre léger qui glissait dans la bruine, Rayonnant de lumière et de Divinité !

* Père R. COMTE (aussi de l'oflag V C/Wurzach).

Extrait du bulletin de notre ami L. Pierotti.

KOMMANDO 746 RANTRUM - STALAG X A

A l'occasion du cinquantième anniversaire de notre arrivée à RANTRUM, le 9 août 1940, nous invitons les camarades à se rassembler le 9 août 1990 aux environs de Moulins, Hôtel IBIS, sur la Nationale 7 à 3 km de Moulins. Les épouses et les enfants seront les bienvenus.

Prière de s'inscrire avant le 14 juillet, auprès d'Eugène BRETHOME, l'Espérance, Chavagnes-en-Paillers, 85250 Saint-Fulgent. Tél. 51 42 22 98.

Veillez indiquer votre adresse, éventuellement votre numéro de téléphone, et le nombre de personnes qui viendront au rassemblement. RH.

LES P. G. DE SOLFÉRINO AUX PYRÉNÉES

Le 17 août 1859 eut lieu l'inauguration par le couple impérial, Napoléon III et Eugénie, de la ligne de chemin de fer Morcenx-Tarbes.

Parti de la capitale à 20 heures, le train officiel via Bordeaux, arrivera à Tarbes le lendemain à 14 h 40 après un trajet de près de 19 heures — ayant brûlé au passage, et au grand dam des autorités constituées et de la foule, l'arrêt de Mont-de-Marsan, ainsi que nous le conte avec force détails la revue « Pyrénées » dans son quatrième numéro de 1989.

Cette inauguration faillit ne pas avoir lieu à la date prévue et qui devait impérativement être respectée. Elle donna en effet « bien du mal aux responsables de la Compagnie, lesquels, pour accélérer les travaux, réquisitionnèrent les prisonniers autrichiens de la bataille de Solférino, chargés de poser les traverses ».

Ces P. G. autrichiens à l'œuvre sur des voies de chemins de fer français, nous les imaginons sans difficulté, nous qui, quatre-vingt ans plus tard, accomplirons parfois le même travail forcé in Deutschland und Osterreich... par la faute justement d'un caporal autrichien passablement dérangé !

à René QUINTON

Le Pigeon du Fort de Vaux

PRINTEMPS 1916

Sous les ordres du célèbre et courageux Commandant Raynal, les assiégés qui ont subi de lourdes pertes résistent aux furieux assauts de l'ennemi toujours renouvelé qui a réussi à prendre pied sur le dessus de l'ouvrage. Privé de liaison téléphonique avec l'extérieur et les signaux optiques se révélant inutiles en raison des fumées d'obus, de grenades et des flammes-verfer et alors que l'eau croupie que les hommes ont bué durant des semaines s'épuise, le commandant qui jusqu'au bout espère la contre-attaque qui le dégagera, se décide à envoyer un dernier message :

« C'est ce jour, à 11 h 30, que je fais partir mon dernier pigeon. Il a respiré les gaz méphitiques et il va mourir. Je prescris au colombophile d'élever sa cage aussi haut qu'il le pourra et je me hâte à rédiger mon colombogramme. Il commence, comme les précédents, par ces mots qui expriment notre volonté de résistance : « nous tenons toujours ». Et j'ajoute : « mais nous subissons en ce moment une attaque par les gaz et les fumées asphyxiantes très dangereuses. Il y a urgence à nous dégager. Faites-nous donner une communication par l'optique avec Souville, qui ne répond pas à nos appels ».

Et enfin ces mots dans lesquels j'enferme un regret amer : « C'est mon dernier pigeon ».

Le colombophile lui donne son envol. Mais il règne autour du fort une atmosphère tellement épaisse de gaz, de fumées, de poussière, que le brave pigeon ne peut retrouver sa route. Il vient se poser à la meurtrière de mon P. C. Le colombophile peut le reprendre et me l'apporte. Que faut-il en faire, mon commandant ? Mais il faut qu'il parte ! Et, le lançant verticalement en l'air, j'ai la joie de lui voir piquer son vol droit sur Verdun. Mon brave pigeon a utilisé ses derniers battements d'ailes pour parvenir au colombier militaire établi dans la citadelle de Verdun. Intoxiqué par les gaz, il est mort peu après, pigeon soldat, tel le soldat de Marathon expirant après avoir fait tout son devoir. Et il a été donné au dernier pigeon du Fort de Vaux une citation très élogieuse avec bague aux couleurs de la Légion d'honneur. Cette citation a été gravée sur une plaque de marbre apposée à côté de la porte d'entrée du fort ».

« Journal du Commandant Raynal »

Editions Lorraines Frémont
Verdun.

Le feuilleton du " LIEN "

(exclusivité)

« L'ENCHANTÉ »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XIII

RESUME DES EPISODES PRECEDENTS.

A travers les personnalités qui s'affirment, de l'éternel rouspéteur au sempiternel zélé en passant par le rigolard, le vindicatif ou le philosophe, les tranches de la vie militaire se succèdent dans une ambiance où le comique n'est jamais loin du drame, entre deux mondes qui se complètent sans réellement s'accepter : les chefs et les subordonnés.

Certains se pensent qu'il est percuté leur aminche. Mais pas folle, la guêpe. Il s'en gourait du coup. Une heure plus tard, le clairon de Tudou étant débouché. Les sifflets des gradés également, sans doute; tous s'en donnent à cœur joie.

— « Alerte ! Alerte ! »

Et ça remet ça ! Cavalcades. Engueulades. Précipitation ! Toujours sans se casser, notre champion descend les escaliers, s'installe dans la cour, devant la pancarte Kauffenheim, s'assoie sur un havresac, et continue sa lecture. Les gradatious n'en reviennent pas, ce n'est pas son style, à cette tête de bois, d'arriver le premier aux rassemblements; il doit y avoir un truc.

Enfin, tout le monde est prêt. De son nouveau groupe, Buttlering crie à ses copains :

— « Ils ont beau faire, ils n'auront pas le moral ». Pas le sien en tout cas.

Puis c'est le départ fantoche pour la guéguerre d'occasion. Une simulation consistant à remplacer les frontaliers qui interviendraient en cas de conflit réel. Pour ça, il faut d'abord se farcir six kilomètres à pincés. Pour que la charge du barda leur paraisse moins lourde, ils entonnent un mâle refrain guerrier :

« Oh ! Merde, Merde divine
Toi seule a des appâts.
A des appâts !
La rose a des épines,
Toi, merde, tu n'en as pas... »

Que voulez-vous, les Français n'ont jamais été doués pour les airs martiaux.

Les six kilomètres en deviennent douze par la grâce de l'adjudant Ritter qui se paume, une fois de plus, dans la nature. Finalement ils arrivent dans « leur » casemate. Pas très emballant. Ça pisse la lansquine tout le long des murs. Le moteur thermique a beau mettre le paquet de ses double pistons par cylindre qui vous rebattent les esgourdes, il ne parvient pas à absorber tout ça. Dans la chambre de repos, il fait froid. Les matelas, les couvertures sont imbibés d'humidité. Un ancien, qui a Antoine à la bonne, lui fait emprunter l'escalier métallique vertical du puits de cloche qui mène à la tourelle à éclipse.

— « Viens voir, c'est moi qui suis de garde là-dedans ».

Là-haut, on aperçoit le paysage alentour par le périscope. Le chevronné lui explique :

— « Tu comprends, ici je souffre moins de claustrophobie, sinon c'est à crever ».

Ils émergent, effectivement, de la casemate; mais la ventilation fait un tel pétard, qu'ils sont obligés de hurler pour s'entendre. Antoine interroge :

— « Dis donc, si les fritz se pointent, t'entends quedalle là-dedans ? »

— « Ouais, mais je suis peinar. Y'a des barbelés tout autour, et j'ai trente centimètres de fonte d'acier sur la tête. Ce truc fait un mètre-vingt de diamètre. T'as vu ? Le plancher est mobile, comme un ascenseur. Et puis j'ai le téléphone ».

— « Tu pourras toujours faire du gringue à la demoiselle des P.T.T. »

La manœuvre commence. Ils sont d'abord attaqués par un engin blindé représenté par un side-car. Un imaginaire coup de canon de quarante-sept le met en déroute. Puis c'est une attaque aux gaz toxiques dont nos deux tourlourous se foutent éperdument, occupés qu'ils sont par la contemplation du passage gracile d'une demi douzaine de biches.

En descendant de la cloche, Antoine tombe sur l'adjudant Ritter à quatre pattes dans le couloir. Il lui demande, faussement naïf :

— « Vous cherchez quelque chose, mon adjudant ? »

L'autre fulmine en grattant le mur rugueux du bout des doigts : « Foui, ma lambe élegrigue. Che l'afais. Che l'ai blus ».

Pendant qu'il fourgonne dans tous les coins, Antoine l'éclaire avec la torche qu'il a sortie de sa poche. Au bout d'un moment, il lui dit, en lui montrant :

— « Au fait, c'est peut-être celle-là ? »

Et, froidement, il lui met dans les mains la lampe qu'il tient. Le juteux le regarde d'un drôle d'air. Soupçonneux. Pourtant, il ne pousse pas l'interrogatoire. Ça vaut mieux. Il ne saura donc jamais que sa lampe, piquée par Briqua, une heure plus tôt, est passée de l'un à l'autre, jusqu'à notre culotté chargé de la lui rendre.

Mais l'alerte n'est pas terminée. Ils sont plus de quatre-cents, tout autour, pour prendre d'assaut les deux casemates qui se flanquent, et dont on essaie de contrôler l'efficacité. Deux compagnies ont été mobilisées pour figurer l'adversaire. On entend des coups de fusils. Le téléphone retentit. Ritter prend le bigophone.

— « Foui ! Quoi vous voulez ? »

— « Nous vous signalons que votre cloche vient d'être canonnée, elle est hors d'état et ses occupants sont tués ».

Ça fait drôlement l'affaire du pote d'Antoine. Puisqu'il est mort, il peut abandonner son poste et le rejoindre.

C'est aussi bien, car des gars sont montés sur la casemate, ils écartent un des blocs culasse, et glissent des pétards dans l'espace aménagé. Bing ! Boum ! Les vaches ! Ça résonne terriblement sous le béton. Pour faire bon poids, ils ajoutent un feu de bengale. La fumée envahit toutes les pièces. Les hommes étouffent. Pleurent. Toussent. Antoine fulmine : — « Je l'avais bien dit que ça ne tiendrait jamais le coup ce machin-là ! Et à la chambre de tir, qu'est-ce qu'ils foutent ? »

On lui répond en larmoyant : « La moitié des servants sont tués. Un feu de bengale vient de partir, à l'extérieur, sous le canon; cela signifie qu'il est détruit ».

Des pétards claquent de tous les côtés. Avec son copain, Antoine tire le canon, monté sur rails, en arrière. Par l'ouverture ainsi dégagée, il aperçoit un « dynamitéro » qui s'approche avec une bombinette de carnaval. Il est supposé faire sauter tout l'ouvrage. Notre loustic saute sur un mousqueton qu'il charge à blanc. Il vise et tire. Bang ! L'autre, imperturbable, continue sa progression. Ça le fout en dondaine notre turlure. Il l'interpelle le supposé fridolin : « Eh ! Dugland ! T'es sourdingue ? T'es mort j'te dis ! » Rien n'y fait, l'autre pose tranquillement sa saloperie, l'allume et s'éloigne sans se presser tandis que la bombe bidon explose ensevelissant fictivement les héroïques défenseurs supposés invincibles.

Ensuite, le capitaine arrive. Il rassemble les hommes dans la chambre de tir, dort la ventilation a, tout de même, extirpé la fumée et commence des interrogatoires :

— « Quel est le service de la pièce anti chars fourni par l'équipe de jumelage ? La fonction de chaque membre ? Le

pointeur. Le tireur ? Le chargeur ? L'artificier pourvoyeur ? Quelles sont les caractéristiques du canon de trente-sept : semi automatique à boulet de rupture et fausse ogive ? Les commandements du canon ? Les incidents de tir ? L'entretien général ? »

Eh ! Papa, vas-y mou ! Il ne faut pas tuer tes enfants ! Devant leur silence gêné, il pige vite, le piston, que ses farceurs ils ont encore beaucoup à apprendre. Mais voilà, pour sauver l'honneur, Debrigue et sa science. Il s'avance, se met au garde à vous et, raide comme la justice quand elle a payé ses matons, il débite son laïus :

— « Le canon de trente-sept est organisé pour tirer à vue directe sur objectif mobile. Son poids total est de 900 kg. Sa vitesse de tir, quinze coups minute. Le projectile s'éjecte à une vitesse de huit cent quinze mètres seconde. Il possède une puissance de perforation remarquable ».

Les autres turlupins le regardent épatés. Ce mec, ils ne le comprendront jamais. Y'en a des, comme ça, qui ont le métier dans la peau. C'est intrinsèque à l'individu.

Sur la route du retour, le caporal-chef Demile asticote Antoine.

— « Dites donc, vous ne faisiez pas le mariole, avec le capitaine, quand il vous interrogeait. Ce n'est pas la peine d'avoir un tel bagout quand il ne faut pas ».

Il ne répond rien, notre cadot, mais, tout de même, il n'aime pas qu'on le cherche, surtout quand on a des sarcoches sur la manche. L'autre continue :

— « Vous voulez que je vous dise, eh ! bien je serai Pape avant que vous soyez caporal ! »

Il cherre, ce connard, il cherre ! Le gamin sent ses paluches qui frétilent, tout à l'heure, il ne va pas pouvoir les retenir. Soudain, il sursaute. Là. Devant. Dans un trou. A l'orée des futaies enchevêtrées, il aperçoit un bel objet brillant. Il s'arrête et le montre : — « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Le crabe-chef pâlit : — « Nous sommes dans une zone de tirs réels, c'est une bombe non éclatée ».

— « Bon, eh bien, on va la déterrer ».

L'autre hurle : — « Vous êtes fou, Blavien ! N'y touchez pas ! C'est un ordre ! » Et le voyant tout de même sauter dans le trou « A plat ventre ! Tous ! »

C'est de sa faute à ce satrape des pauvres, fallait pas qu'il le provoque notre foudre de guerre. Antoine fait mine d'attraper l'obus à pleins bras, mais il n'est pas louf, il se garde bien d'y toucher et appelle : « Caporal-chef ! Vous venez m'aider ? »

Ça ne risque pas. Le crabe, il est allongé dans une flaque d'eau noirâtre. Les mains au-dessus de la tête. Vert de trouille. Tous les hommes l'ont imité en s'arrangeant, toutefois, pour ne pas se salir. Antoine rigole dans son trou. Il crie : — « Debout les morts ! Elle est trop volumineuse, faudra prévenir le génie ».

Demile n'est plus qu'un tas de boue. Il voit les yeux des hommes pétiller de joie, car ce n'est pas un tendre avec la troupe. Furibard, il menace Antoine : — « Vous me le paierez, Blavien ! Je pourrais vous faire mettre en prison pour ça ! »

Cela ne trouble pas notre gaillard qui répond goguenard : — « D'accord ! Mais faudra vous laver pour rentrer dans les ordres, un Pape salue, ça fait pas sérieux ».

Et toute l'équipe repart en entonnant virilement :

« Et l'on entend, dans les buissons
Se masturber les hérissons;
Et l'on entend, sous les plumards,
Battre le foutre à coups d'braquemards ! »

Le caporal-chef Demile partira peu après, et avec lui, quelques autres gradés qui, paraît-il, ne correspondent plus à l'idée d'une armée moderne telle que se veut la Ligne Maginot.

On voit arriver de Bitche une armada de jeunes caporaux-chefs. Franchement promus, ils ne se sentent plus. Font du zèle. Du forcing. Ils pétent le feu. Jugulaire ! Jugulaire ! Le petit doigt à la couture du pantalon. Garde à vous, à six pas ! Et, bien sûr, toutes les stupidités que cela suppose.

Avec eux, la théorie commence dès le réveil, et dure encore à neuf heures du soir. Ils ne savent plus où ils en sont, nos pioupiou, entre les clapets, les pouissoirs, les boîtes de culasse, les ponts supports de mécanismes, les armoires de tiges guides, les systèmes ralentisseurs.

Les exercices d'applications se succèdent à un rythme infernal. Montages. Démontages. Croquis. Conférences. Démonstrations. Les jeunes gradés s'efforcent d'infuser leurs connaissances avec la foi de croisés qui s'apprennent à violer toutes les femmes d'une ville libérée.

Tout de même, à la longue, nos bidasses, ça les fout en pétard; depuis leur arrivée au régimetoque, ils sont habitués à un certain laisser aller sympathique. Faut ce qu'il faut ! Les crabillons-chefs, il va falloir qu'ils acceptent de voir les hommes discuter avec les sous-offs durant les marches. Ecouter le rapport les mains dans les poches. Arriver aux rassemblements après l'adjudant. Laisser leurs chambres en foutoir. Ils sont peut-être à la page pour l'enseignement pratique, mais pour ce qui est des rapports humains, ils ont beaucoup à apprendre.

Pour chaque chambre, un de ces jeunes énergumènes a été désigné. Manque de boc, celui qui est choisi pour diriger la carrée de notre lascar et ses copains, c'est le plus mordu de tous. La caricature de l'emploi. Son daron est juteux, c'est tout dire, chez lui, l'uniforme est congénital, chronique, irrémédiable. C'est une espèce de maigrichon à voix de fausset. Il s'exprime en phrases sèches, dédaigneuses, qui portent sur les nerfs de nos biffins :

— « Je ne permettra pas ! je n'aime pas beaucoup ! Je n'autorise qu'on me parle qu'au garde à vous ! »

Ce n'est pas long, assimilant sa voix de crécelle et ses intonations aiguës à celle d'un roquet, les gars le surnomment « Médor ».

Tous les matins, lorsque la compagnie est rassemblée dans la cour, partent des rangs quelques « Ouah ! Ouah ! » plaintifs. Médor écarquille les yeux, il beugle :

— « Garr de à vous ! »

Et entend, derrière lui : « Ouah ! Ouah ! Ouah ! »

— « Rrrreposez... armes ! »

— « Ouah ! Ouah ! Ouah ! »

Furibard il est, Médor. Il cavale d'un bout à l'autre de la colonne qui se gondole. Il gesticule. S'énervé. Menace : « Consigne ! Salle de po ! Corvées ! Prison ! »

Tandis que les « Ouah ! Ouah ! » continuent, partant toujours du coin opposé à celui où il se trouve. Faut bien les former aussi les cadres !

A suivre.

LA PATRIE

« ... Christophe repassait à son tour par les mêmes étapes; et ses pas retrouvaient sur le chemin les traces de ceux qui l'avaient précédé. Il regardait, les yeux pleins de larmes, se perdre dans la brume la terre de la patrie, à laquelle il fallait dire adieu... N'avait-il pas désiré ardemment la quitter? — Oui, mais à présent qu'il la quittait vraiment, il se sentait étreint d'angoisse. Il n'y a qu'un cœur de bête qui puisse se séparer sans émotion de la terre maternelle. Heureux ou malheureux, on a vécu ensemble; elle a été la compagne et la mère : on a dormi en elle, on a dormi sur elle, on en est imprégné; elle garde dans son sein le trésor de nos rêves, de notre vie passée, et la poussière de ceux que nous avons aimés » (...)

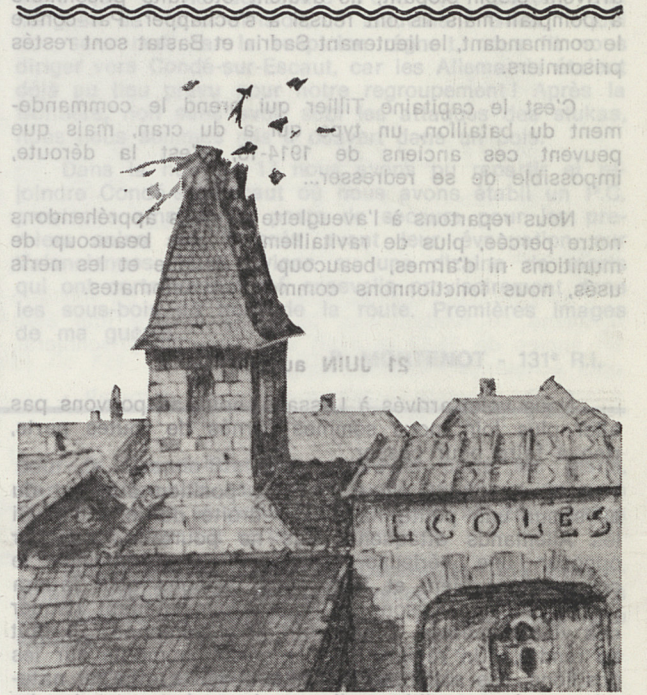
Romain ROLLAND : « Jean-Christophe ».

16 FÉVRIER 1942

« ...Ce matin, neige, neige, de flocons tombent. A l'horizon, un bois de pins, des fils, des poteaux; sur la droite des maisons de paysans, où nous devinons de la vie. Nous sommes isolés de tout, hors du circuit du monde : 605^e jour de captivité... qui aurait pu croire ? (...)

Si l'on pouvait renoncer à te revoir, ô France, on serait au calme; mais on ne peut pas. Alors, tantôt tu te rapproches au point qu'on peut voir ton visage, tu tends les bras et on s'y précipite. Tantôt tu t'éloignes tant qu'on ne sait plus s'il faut compter par saisons ou par ans. Si l'on pouvait savoir ? (...)

Jean GUITTON, « Pages brûlées ».
(Edit. Albin Michel).



Dessin de Paul DUCLOUX.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 465

HORIZONTALLEMENT :
I. - Postulant. — II. - Epuiserai. — III. - Rabattoir. — IV. - Ore. — V. - Rentama. — VI. - Ain. — S.A. - Eu. — VII. - eSilenc. — VIII. - Rôle. — Tu. — IX. - Fraternel.

VERTICALEMENT :
1. - Persuasif. — 2. - Opa. — 3. - Subornera. — 4. - Tiare. — 5. - Ustensile. — 6. - Let. - Taler. — 7. - Arosa. — 8. - Nai. - Mente. — 9. - Tire-au-cul.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB-XABC.

Nom :
Prénoms :
Adresse :
Date de naissance :
Immatriculé au Stalag sous le N°
Kommando

Fait à .. le .. Signature, ..

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XA, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 75 F par mandat, versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D, ou chèque bancaire.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal : 3^e trimestre 1990
Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.
Le Gérant : J. LANGEVIN
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE